



ons stad

Nr 55

1997

Vivre et décider ensemble



Le Luxembourg s'apprête à franchir un pas décisif sur la voie de la démocratisation des affaires de la cité en y associant les ressortissants communautaires résidant durablement chez nous. Cet élargissement de la démocratie locale s'appliquera la première fois lors des élections communales d'octobre 1999.

Cette innovation découle certes directement du traité de Maastricht et de ses dispositions sur la citoyenneté européenne. Cette notion est fondée sur la réciprocité des droits entre Européens communautaires. Mais en fait, l'extension des droits politiques au niveau communal est dictée par le bon sens. On peut y voir l'émergence d'une nouvelle conception de la citoyenneté, fondée sur le „vivre ensemble”, mettant l'accent sur la résidence comme critère essentiel et la participation concrète aux affaires publiques „ici et maintenant”.

C'est en effet au niveau local que se prennent des décisions qui affectent directement la vie quotidienne des habitants, de tous les habitants, et ce n'est que justice que d'associer tous ceux qui y résident de manière durable à l'orientation de la politique communale. Luxembourgeois et non-Luxembourgeois sont également soumis aux impôts communaux et concernés au même titre par les décisions des instances communales qui ont une pertinence directe sur la vie quotidienne en collectivité de tous les résidents, qu'il s'agisse de l'habitat, de l'environnement urbain, de l'éducation, de la prévoyance sociale, de la sécurité publique, des transports en commun, des services et équipements collectifs, des loisirs, des sports et de l'offre culturelle.

Ces aspects, qui façonnent notre vivre en commun, concernent tous ceux qui ont choisi de s'établir durablement sur le territoire de la ville de Luxembourg, indépendamment de leur nationalité. C'est pourquoi il est bon et juste de leur donner à tous et indépendamment de leurs origines, voix au chapitre. Les élections communales sont le rendez-vous civique par excellence tous les six ans et il est important d'y associer par le droit de vote passif et/ou actif tous ceux qui sont concernés par l'évolution de la cité.

La participation aux élections communales de nos concitoyens originaires des autres pays de l'Union européenne marquera le couronnement d'une politique d'intégration réussie et c'est à ce titre qu'elle cimentera encore plus la volonté de vivre en commun. Elle ne découle cependant pas d'un automatisme. Pour qu'elle réussisse, il faut d'abord que nos concitoyens étrangers s'acquittent en grand nombre d'un acte volontariste. Il appartient en effet à eux d'exprimer leur volonté de faire usage du nouveau droit de participation politique en s'inscrivant au plus tard le 31 mars 1998 sur les listes électorales de leur commune de résidence. Il faut aussi que la société luxembourgeoise, à commencer par les administrations communales et les partis politiques, prenne toute la mesure de la signification de cette extension de la démocratie locale en fournissant les informations sur les démarches à accomplir et en permettant aux nouveaux électeurs (et élus) de se familiariser d'ici l'échéance des élections communales de 1999 avec les enjeux de la vie politique communale

m.h.

2

Le Luxembourgeois - cet étranger! Les migrations dans l'histoire du Luxembourg

„Tout Luxembourgeois, remontant un peu dans le temps, trouvera tôt ou tard des racines étrangères. Si donc le pays de Luxembourg a depuis toujours été un pays d'immigration (de moindre envergure qu'aujourd'hui, il est vrai), il a également été, de tout temps, une terre d'émigration. En fait, émigration et immigration sont intimement liées et ne peuvent être dissociées. Au cours des siècles ces mouvements de va-et-vient se sont mutuellement influencés, eux-mêmes conditionnés par le contexte politique et économique. Un vide démographique créé par des départs importants est comblé par de nouveaux arrivants." Une documentation historique de Jean Ensch.



Achille Giorgetti,
«entrepreneur de la Cour»

10

Luxemburgs multikulturelle Gesellschaft: Friedliches Nebeneinander mit Berührungängsten

„Die Einheimischen und die ihnen zahlenmäßig inzwischen überlegenen „Fremden“, wie gehen sie miteinander um, wie kommen sie miteinander zurecht in dieser alten Festungsstadt, die sich in wenigen Jahrzehnten zu einer kleinen europäischen Metropole und zu einem internationalen Handels- und Finanzplatz gewandelt hat? Denn die griffige und vielzitierte Bezeichnung „multikulturelle Gesellschaft“, wo könnte man diese modische Wortschöpfung besser an der Wirklichkeit messen als gerade in der Stadt Luxemburg mit der phänomenalsten Fremdenquote weit und breit?" Ein feuilletonistischer Exkurs von René Clesse.

15

Témoignages



I-XII

pages intercalées Ons Stad Info

- Conditions à remplir et démarches à faire par les ressortissants communautaires pour pouvoir participer aux élections communales et européennes
- La Commission Consultative pour Etrangers de la Ville de Luxembourg
- Bibliothèque municipale – nouvelles acquisitions
- Aktioun Bambesch



18

L'école luxembourgeoise et les enfants étrangers

„La ville de Luxembourg compte 53% d'élèves étrangers avec dans certains quartiers des pointes de 73%, comme par exemple à Eich ou dans le quartier de la Gare. Ces chiffres, certes impressionnants, traduisent mal la situation complexe à laquelle les enfants étrangers doivent faire face pour essayer de se frayer un chemin dans notre système scolaire." Une contribution de Laura Zuccoli.

20

Ich lerne Luxemburgisch... ...um mich nicht ein Leben lang als Ausländer zu fühlen

„Sie kommen aus aller Herren Länder, einige leben schon zwanzig, dreißig Jahre bei uns, andere sind erst vor kurzem angekommen, sind gewissermaßen noch in der Orientierungsphase, wieder andere haben abgewartet, bis sie ganz sicher

waren, daß sie in Luxemburg bleiben würden, ehe sie die Entscheidung trafen, die sie alle verbindet: sie wollen die luxemburgische Sprache erlernen!" Eine Reportage von Josiane Kartheiser.

24

Les bienfaits de la langue luxembourgeoise

„Toute approche poétique à part, depuis mon pèlerinage vers la langue luxembourgeoise, je suis convaincue du rôle de communication de la langue du pays, qui est celle du peuple. Qu'elle soit parlée par 30 millions de personnes, ou par 3 millions ou par 300.000; peu importe dans sa fonction de moyen d'expression et de compréhension." Une expérience vécue par Ann Van der Perre.



26

Info-Accueil: Une enseigne municipale pour résidents en quête d'information

Henri Neyen présente son service qui cette année fête son 20e anniversaire.

28

De Jang, den Heng, d'Äuslänner an iwwerhaupt ganz Europa

Eng Story vum Josy Braun

Ons Stad Nr 55 • juillet 1997

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Tirage: 42.000 exemplaires distribution gratuite à tous les ménages de la Ville de Luxembourg La revue ne peut être vendue.

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: Guy Hoffmann, Imedia, Marcel Schroeder
© Photothèque de la Ville de Luxembourg (B. Fischer, D. Kuhn, Th. Mey, Ed. Kutter, F. Buny, R. Faber, J.-P. Fiedler, R. Schaefer)
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition: Joseph Beffort S.A., Luxembourg
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg



30

Fremdenfeindlichkeit

Ein „Abreißkalender“ von Batty Weber aus dem Jahre 1926

31

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

32

Villa Vauban: Reprise du programme des expositions

33

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff



Le Luxembourgeois, cet étranger!

Les migrations dans l'histoire du Luxembourg

Quand on parle d'immigration au Luxembourg, on songe immédiatement aux nombreux Italiens qui se sont établis dans le pays à partir de la fin du dernier siècle lors du démarrage en force de notre industrie sidérurgique. Ou encore évoque-t-on les travailleurs portugais qui, à partir des années 70, sont venus en grand nombre se fixer chez nous. Ce sont ces deux groupes d'étrangers qui, par leur nombre, sont les plus importants, mais ce ne sont pas les seules ethnies qui au cours de l'histoire ont choisi le Luxembourg comme patrie d'adoption. Certains noms de famille luxembourgeois sont en fait des noms de famille étrangers devenus tellement familiers qu'on les considère de nos jours comme luxembourgeois. Les ancêtres agnatiques de nos ci-devants premiers ministres SANTER et DUPONG sont en fait des boquillons, des charbonniers wallons (Sans Terre, Du Pont), qui aux 17^e et 18^e siècles se sont établis dans les forêts de la vallée de l'Eisch, pour y fabriquer le charbon de bois utilisé dans les premières forges exploitant le minerai d'alluvion (Ansembourg, Septfontaines). Le premier ministre Joseph BECH avait parmi ses ancêtres des maçons tyroliens (ZANGERLE, TSCHIDERER, KATHREIN). Le premier ministre Pierre FRIEDEN, dont les parents sont originaires de Nittel, n'a acquis la nationalité luxembourgeoise qu'à l'âge de 21 ans. Mais ce ne sont pas seulement nos hommes d'Etat qui peuvent se prévaloir d'ancêtres immigrés, tout Luxembourgeois, remontant un peu dans le temps, trouvera tôt ou tard des racines étrangères. Si donc le pays de Luxembourg a depuis toujours été un pays d'immigration (de moindre envergure qu'aujourd'hui, il est vrai), il a également été, de tout temps, une terre d'émigration.

En fait, émigration et immigration sont intimement liées et ne peuvent être dissociées. Au cours des siècles ces mouvements de va-et-vient se sont mutuellement influencés, eux-mêmes conditionnés par le contexte politique et économique. Un vide démographique créé par des départs importants est comblé par de nouveaux arrivants. Certaines migrations sont promues et soutenues par les autorités, alors que d'autres sont plutôt mal vues par le pouvoir, à moins qu'il n'adopte une attitude d'indifférence, ne s'intéressant qu'à l'aspect pécuniaire de la question.



La découverte des mosaïques de Vichten (Photo: Fern Morbach)

Trévires, Romains, Gallo-Romains

Nous ne nous attardons pas aux migrations néolithiques à partir du «croissant fertile» du Proche-Orient, ni à l'arrivée de la culture dite danubienne dans nos régions.

Contrairement à une opinion largement répandue, ce ne sont pas les ouvriers d'usine italiens les premiers arrivants, mais bien leurs ancêtres qui, en 52 avant notre ère, sont venus avec les légions de César dans nos contrées, alors habitées par les tribus celtiques des Trévires. Ils sont venus, on s'en doute, sans y avoir été

invités, comme tant d'autres armées après eux, mais la présence romaine était plus qu'une éphémère occupation militaire. Pendant la longue période de la «Pax Romana» s'y est établie la civilisation gallo-romaine. Nous songeons ici à des témoignages archéologiques tels que le site de Dalheim, les mosaïques de Vichten et de Nittel, leur système routier. La ville de Trèves toute proche «Augusta Treverorum» était la capitale romaine au nord des Alpes. Retenons que pendant cette période la culture de la vigne fut introduite chez nous.

Francs

Quand, poussées par les incursions des peuples de l'Asie centrale, les populations de la Germanie se sont déplacées vers l'Ouest, bousculant à leur tour les frontières et les peuples de l'Empire romain, qui allait finir par s'effondrer, ce sont les Francs qui se sont installés dans nos régions. Leur parler, le francique-mosellan (*Moselfränkisch*), est d'ailleurs à l'origine de la langue luxembourgeoise. En toponymie (la science des noms des lieux), ils ont laissé des traces qui témoignent de leur action colonisatrice: du 5^e au 9^e siècle on trouve des noms de lieux se terminant en -ingen, -weiler, -dorf; les villages en -scheid et -rodt sont des fondations des 9^e au 12^e siècles alors qu'on rencontre les suffixes -hausen aux 13^e et 14^e siècles.

«Siebenbürger Sachsen»

Du IX^e au XIV^e siècle, un mouvement vers l'est de la population du Saint Empire refoule ou assimile progressivement les Slaves installés à l'Est de l'Elbe et déplace la frontière germanique vers la Vistule. Plus au Sud, au cours du XII^e siècle les rois de Hongrie Géza II, Béla III, Andreas II (père de Ste. Elisabeth de Thuringe), font appel aux «Saxons» pour coloniser la Transylvanie. Leur rôle était d'assurer la défense militaire de cette région frontalière et d'exploiter les ressources minières dans la région des monts Bihar. L'exploitation des mines d'or, d'argent et de cuivre par les colons permet à la Hongrie des XIV^e et XV^e siècles d'être l'un des pays les plus riches d'Europe. Les églises-forteresses médiévales de cette région sont témoins de la vocation militaire de cette colonisation, elles devaient servir comme refuges aux colons en temps de guerre. Si ces colons sont connus sous l'appellation de Saxons, il s'agit en fait de Francs de la région de la Moselle et du Rhin, d'Aix-la-Chapelle et dans une moindre mesure de Saxons, mais ces derniers ont donné le nom à cette population. La grande majorité de ces colons vient de nos régions. Déjà en 1768, lors d'un voyage en Transylvanie, le publiciste luxembourgeois François Xavier de Feller S.J. avait remarqué la parenté linguistique. Si les recherches historiques et dialectologiques subséquentes sur la «*Urheimat*» tendaient quelquefois à vouloir identifier pour chaque commune de Transylvanie le village-mère au Luxembourg, il n'en demeure pas moins que l'origine des soi-disant Saxons est clairement la grande région luxembourgeoise. Le nom de Transylvanie (= au-delà de la forêt) s'explique par sa situation géographique; elle est entourée au Nord, à l'Est et au Sud par les montagnes des Carpates. Le nom allemand «*Siebenbürgen*» est dérivé de leur organisation judiciaire autonome en sept sièges. Parmi les villes fondées par les colons citons Braşov (Kronstadt), Sibiu (Hermannstadt), Cluj (Klausenburg), Tîrgumureş (Neumarkt), Sighişoara (Schäßburg). Les différents noms de cette région (Transylvanie en français, *Siebenbürgen* en allemand, *Ardeal* en roumain, *Erdély* en hongrois), indiquent déjà la multiplicité des ethnies qui y habitaient au moyen-âge: les Szeklers ou Sicules, de langue hongroise mais d'origine mystérieuse, les Hongrois proprement dits, les colons «saxons» et les Roumains. Les «Saxons», majoritaires, ont acquis une large autonomie. Sous le roi Andreas

II, ils reçurent en 1224 des lettres de franchise (*Privilegium Andreanum*) qui les reconnurent comme nation saxonne. Sous domination turque à partir de 1526, ensuite sous l'Empire austro-hongrois, la Transylvanie revenait en 1918 à la Roumanie. La population germanophone de la Transylvanie a fortement diminué après la Deuxième Guerre mondiale (déportation en Union Soviétique) et surtout après la chute du régime Ceausescu (émigration vers la République fédérale d'Allemagne).

Boquillons wallons

Avec la fondation en 1624 des forges de Septfontaines et d'Ansembourg, ces établissements avaient besoin de charbonniers expérimentés. Comme l'entretien du feu dans les meules charbonnières, érigées dans les bois, nécessitait une attention constante, cette population habitait nécessairement dans les forêts. Citons quelques noms devenus luxembourgeois entre-temps: BRISBOIS, DUPONG, SANTER, FLAMMANG, PESCHON, ROBINET, LAHYR. Comme ils sont venus, du moins en partie, de la partie francophone du ci-devant Duché de Luxembourg, on ne peut pas, dans le sens strict du terme, parler d'immigration mais plutôt de migration interne.

Tyroliens

L'arrivée des Tyroliens au Luxembourg tient de plusieurs raisons. Au Tyrol, la construction en dur a une longue tradition. Ces métiers eurent les faveurs particulières du souverain. D'autre part, beaucoup de congrégations religieuses développaient une grande activité de construction. En plus, le Tyrol fut épargné en grande partie par les ravages de la guerre de Trente Ans. Cependant, cette guerre mettait à feu et à sang une grande partie des territoires au nord des Alpes et conduisit à l'effondrement du commerce entre l'Italie et les villes allemandes, commerce de transit dont avaient profité les Tyroliens. La pression démographique et l'absence de revenus forçaient une partie de la population aux migrations saisonnières ou même à l'émigration. Après la Guerre de Trente Ans avec ses destructions, surtout dans les pays rhénans, il y avait un énorme travail de reconstruction à faire et il

fallait même recoloniser des régions abandonnées par les habitants. Quand la France déclara la guerre à l'Espagne en 1653, le pays de Luxembourg devint terrain d'opération pour les troupes françaises et impériales. La famine et la peste aidant, ces calamités réduisirent la population à un tiers.

Après la prise de la ville de Luxembourg par Vauban, le Roi-Soleil ordonnait la reconstruction de la ville et de la forteresse, grand enjeu stratégique, celle-ci occupant une position-clé pour le contrôle de la Rhénanie et du Palatinat. Mais l'hémorragie démographique avait comme conséquence qu'on manquait cruellement de bras. Ainsi, par un édit de septembre 1686, Louis XIV confirmant les privilèges déjà accordés en janvier 1685 aux artisans s'établissant dans la ville de Luxembourg, les étendait à tout le pays.

lons & Nous plaît, que les particuliers Artisans & Manufacturiers Etrangers, qui feront profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, lesquels désireront s'aller établir, tant en ladite Ville de Luxembourg, que dans les petites Villes & Lieux de nostre Duché de Luxembourg & Comté de Chiny, y soient reçus sans payer aucuns Droits de Bourgeoisie, & qu'il leur soit donné gratuitement des places dans lesdites Villes & Lieux pour y bâtir des Maisons, & les autres logemens propres à leurs Arts & Métiers: qu'ils y jouissent pendant le susdit tems de dix années consécutives de l'exemption de tous logemens de nos Gens de Guerres, tant de ceux qui y feront en Garnison que des autres Troupes qui y pourroient passer, suivant nos Ordres & Routes; & en outre de tous Droits d'Impôts sur les Denrées & Marchandises qu'ils feront venir dans lesdites Villes & Lieux, pour leur subsistance & entretenement ainsi que pour leur Commerce. Voulons en outre & Nous plaît, que pour leur de-

Privilèges accordés aux étrangers s'établissant au Luxembourg (1686)

A la suite de la Guerre de Succession d'Espagne, les Pays-Bas revenaient aux Habsbourg autrichiens. Le Luxembourg et le Tyrol se trouvaient placés sous l'autorité du même

Laurent Zangerlé de Kappl, Tyrol, reçu bourgeois le 5 mars 1693
Archives de la Ville de Luxembourg, registre des bourgeois

169.
Le 5^e Mari Laurent Zangerlé de la Bysolle & de Landeck
et parthenus parvise de Caplt de son pere pierre Zangerlé
et de sa mere barbe lindendalrime a été reçu p^r bourgeois
ledt Jean Bonfroy & Wieg grüßthylt Si grüßthylt den
Jacob Wieg Wiedt Maria Jannam Wiedt Wiedt matten ist
Si bourgeois aßgrüßthylt matten
Ledt Bour Jean Henry Horgans natif du Bras jorez
de claudot de son pere Lambert Horgans et la
mere gecharstien a été reçu bourgeois p^rre
le serment accepte grati acaise de son Establissement
au Tyrol de son merher

*na. Jengelov alias Greyn.
ma attistor J.B. greyn &
est in hungaria in episcopis
que sacerdensi.
21 etaji infrascriptus bap
tulum Inanbi: n. 1.*

Page des registres de baptêmes de Brachtenbach, mentionnant le départ d'émigrants pour la Hongrie au 18^e siècle

souverain ce qui facilitait évidemment l'immigration des maçons et architectes autrichiens. Relevons en ville le Pont du Château ainsi que le refuge de l'abbaye St. Maximin (l'actuel Ministère des Affaires étrangères) qui sont l'oeuvre des frères tyroliens KINTZLE. La tour en forme de bulbe d'oignon de l'église St. Michel rappelle directement les églises tyroliennes. A côté de la ville de Luxembourg, d'autres villes du Duché de Luxembourg accueillaient les artisans: Rappelons particulièrement la ville abbatiale d'Echternach où l'abbaye entreprend de vastes travaux de construction dans toutes ses propriétés: ces travaux sont surtout l'oeuvre de la famille MUNGENAST. Ce sont, soit dit en passant, les ancêtres d'un autre ministre Mathias MONGENAST, Directeur général des Finances de 1882-1916.

Egalement les belles fermes du XVIII^e siècle (Maria-Theresienhaus) sont l'oeuvre de ces artisans, tout comme les églises paroissiales de Mondercange, Flaxweiler, Eppeldorf, Itzig, Betzdorf, Alzingen, Consdorf, Weicherdange, Pintsch etc... Pour rester dans les énumérations, voici quelques noms de famille d'origine tyrolienne rencontrés au gré des actes: HUTER, TSCHIDDERER, HANDLE, ZANGERLE, MITTEN, WALSER, LENZ, MONGENAST, LESLE/LESSLE, NAGEL, REICHLING, UNTZEN¹⁾, STARK, SCHLATTER/SCHLOTTERT, BALDAUFF, HAUSER, STAUD, WALCH.

Signalons encore que le terme «Tyrolien» dans les actes ne désignait pas seulement les habitants originaires du Tyrol proprement dit, mais également des régions avoisinantes tel que le Vorarlberg.

D'autres groupes étrangers significatifs qui apparaissent au Luxembourg pendant cette période sont les Valtelinois et Comasques des environs du Lac de Côme, les Piémontais et les Savoyards.

A la fin du régime français, le Luxembourg revenait pour un court laps de temps aux Espa-

gnols. Le 1^{er} juillet 1709, Maximilien Emmanuel de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas, signa une ordonnance défendant aux Luxembourgeois et aux autres sujets du Roi d'Espagne dans les Pays-Bas d'émigrer sans permission. En effet, il avait appris «que plusieurs Habitans du Canton de la Moselle en la Province de Luxembourg, quitteroient leurs demeures avec leurs familles & leurs meubles pour passer à l'Îlle de la Caroline en Amérique». Il semble que lors de l'occupation française les autorités n'aient pas seulement voulu attirer des immigrés dans le Luxembourg dévasté, mais cherché à trouver également des colons pour peupler leurs vastes colonies américaines. Lors du retour du Luxembourg à l'Espagne, les autorités de Sa Majesté Très Catholique ne pouvaient évidemment pas tolérer que ses habitants soient recrutés par une puissance étrangère; ils défendirent donc cette émigration sous peine de confiscation des biens des émigrants ainsi que ceux des acheteurs de biens vendus par les émigrants.

Banat

Après que le Prince Eugène de Savoie eût conquis Timisoara (*Temeschwar*) en 1716, qui se trouvait sous domination osmane depuis 1552, le Banat rentra dans le giron de la monarchie austro-hongroise. En 1718, à la paix de Passarowitz, la province fut formellement cédée à l'Empereur Charles VI. Le nom de Banat servait à désigner les provinces frontalières au sud de la Hongrie (marche-frontière, *Grenzmark*), administrées par un Ban, sorte de gouverneur militaire. Après la paix de 1718, «Banat» servait à désigner plus spécialement celui de Temeschwar, alors que, curieusement, ce territoire ne se trouvait jamais sous l'autorité d'un ban. Les Habsbourg entreprenaient ensuite un vaste programme de colonisation qui avait trois buts: fortifier le pays dans le but de protéger Vienne contre les Turcs, défricher de nouvelles terres agricoles et promouvoir la religion catholique. Les agents du comte Claude Florimond de Mercy, d'origine lorraine et au service de la Maison d'Autriche, auquel fut confié la mission de coloniser le Banat, offraient donc aux catholiques des territoires des Habsbourg des avantages tels que champs, terrains à bâtir, matériel de construction, bétail et exemptions fiscales. Comme la plupart étaient des pauvres paysans «corvéables et taillables à merci», exsangues par les guerres interminables du siècle précédent, de telles offres ne manquaient pas de trouver preneurs. Les nouveaux colons venaient de Bade, Wurttemberg, Alsace, Lorraine, Luxembourg, Rhénanie, Westphalie et Souabie. Le point de départ était la ville d'Ulm en Souabie. Bien que les colons fussent venus de différentes régions de l'Empire, les Hongrois les considéraient tous comme des Souabes et c'est ce nom (*Banater Schwaben*) qui est resté pour désigner l'ensemble des colons germanophones du Banat.

A Ulm, ils embarquaient sur des bateaux appelés «*Ulmer Schachtel*» ou «*Zille*» et descendaient le Danube vers Vienne pour se faire enregistrer et continuer le voyage.

Les Luxembourgeois ont été nombreux à s'établir en Hongrie. En effet, quand le relieur J.P. MAEYSZ, d'origine luxembourgeoise, fit en 1766 un voyage de compagnonnage d'Ulm à Vienne,

il constata avec grand plaisir que tous les compagnons de voyage étaient des Luxembourgeois. De même, dans un rapport que l'Empereur rédigea sur un voyage qu'il avait fait en 1768 dans le Banat, Joseph II mentionna les Luxembourgeois en premier lieu avec les Tréviros.

Le flot d'émigration prit d'ailleurs une telle ampleur que le 12 mai 1764 Marie-Thérèse défendit à toute personne d'embaucher ses sujets habitant les provinces des Pays-Bas pour des pays étrangers, sous peine de fustigation, de confiscation des biens et de bannissement perpétuel, tout comme elle défendait à ses sujets de suivre de telles sollicitations. Cette ordonnance n'entama guère le flot des émigrants et les années suivantes d'autres édits durent rappeler cette défense.

A part une majorité de Rhénans et de Luxembourgeois, on y trouve également des Lorrains francophones: Dans trois villages fondés en 1771 et dénommés Saint-Hubert, Charleville et Seultour on a parlé le français jusque vers 1850. Un exemple du brassage de population est fourni par la petite ville de Weißkirchen (*Bela Crkva* en serbe, *Biserca Alba* en roumain et *Fehertemplon* en hongrois). En 1910 elle abritait une population civile de 11.512 habitants, dont 6.062 Allemands (ou plutôt germanophones), 1.994 Serbes, 1.806 Roumains, 1.213 Hongrois, 312 Tchèques, 42 Tsiganes, 42 Slovaques, 19 Croates, 3 Ruthènes et 19 autres.

Après la Première Guerre mondiale, au traité de Trianon (1920), la quasi-totalité du Banat a été partagée entre la Roumanie et la Yougoslavie. En 1944, lors du changement d'alliance de la Roumanie et après la chute du régime communiste en 1989, les «Souabes» sont partis en masse vers l'Allemagne.

Amérique du Sud: Brésil, Guatemala et Argentine

Au courant du 19^e siècle, trois poussées d'émigration, mais de faible envergure, s'orientent vers le sud du Nouveau Monde. 1828 vers le Brésil, 1844-45 vers le Guatemala et 1889-1890 vers l'Argentine. Le point commun de ces trois mouvements, qui ne sont que des feux de paille, est leur échec.

Lorsqu'en 1822 le Brésil accédait à l'indépendance, l'Empereur Dom Pedro I^{er} régnait sur un immense pays, pratiquement vide d'habitants. Il essaya donc d'attirer des Européens dans le but avoué de coloniser le pays, et dans le but moins avoué de les incorporer dans l'armée. Les émissaires et agents d'émigration peu scrupuleux faisaient miroiter devant les yeux de la population crédule, accablée par la pression fiscale du régime néerlandais (on est à deux ans de la révolution belge), les conditions les plus fabuleuses. Passage gratuit, mise à disposition de terres, de bétail, de subsistances, exemption fiscale de sorte que ces histoires se répandaient en un rien de temps à travers l'ouest de l'Allemagne, le Luxembourg, la Lorraine et une partie de la Belgique. Des circulaires du Gouvernement mettant en garde contre une émigration irréfléchie n'avaient aucun effet. Finalement, les émigrés qui avaient vendu tout leur avoir, se mirent en route vers le port de Brème. Pour certains leur maigre pactole fut déjà épuisée à leur

1) Les UNTZEN mentionnés dans les registres paroissiaux de Mersch (Remakel UNTZEN 1749) et de Tuntange, s'établissent dans la suite à Beaufort, où leur nom change en UNGS. Émigrés au 19^e siècle aux États-Unis, leur nom de famille modifié disparaît du Luxembourg. Ils s'établissent dans l'Iowa, dans la localité de Luxembourg, Dubuque County.

arrivée au port, d'autres dans l'attente du départ du navire perdirent leurs derniers sous pour le paiement de leur subsistance. Quand, finalement, ils apprirent qu'il fallait payer le passage, que les quotas étaient atteints, que des colons étaient forcés dans l'armée brésilienne pour y recevoir une solde dérisoire, qu'ils entendaient les récits des rémigrants désenchantés, ces pauvres diables rentraient bredouilles et démunis de tout. Certains s'installaient dans les régions les plus pauvres du pays, comme à Grevels dans l'actuelle commune de Wahl. Le nom *Gréiwels-Brasilien* rappelle ce malheureux épisode dans l'histoire de l'émigration.

En 1841 fut fondée en Belgique la «Compagnie Belge de Colonisation», dont le but était la fondation de colonies à des fins agricoles, commerciales et industrielles. Cette association achetait d'abord à la société anglaise «*Commercial and Agricultural Company of the Coasts of Central America*» un terrain de quelque 4.000 km², que celle-ci avait obtenu du gouvernement du Guatemala à des fins de colonisation. Dans la suite, elle traitait directement avec le gouvernement du Guatemala. Ce territoire se situait sur la côte de la mer Caraïbe, au fond de la Baie de Honduras autour du port de Santo Tomas. La société «Communauté de l'Union» se constituait pour l'établissement et la construction de la colonie et de la ville de Santo Tomas. La promotion fut faite dans toute la Belgique et en 1843, un premier bateau partit laissant sur place 54 hommes, dont 23 fonctionnaires (!) pour l'établissement de la colonie. En 1844, 766 colons et en 1845, 36 colons embarquaient pour Santo Tomas. La majorité de ce contingent fut fournie par les Grand-Ducaux et les Luxembourgeois belges. Cependant le climat, la nourriture, les épidémies opéraient des coupes sombres dans les rangs des colons. Une planification malheureuse ainsi qu'une organisation rappelant plutôt un camp pénitentiaire du premier directeur, le major GUILLAUMOT, incitaient les colons à désertir la colonie pour le Honduras et le Belize voisins. Le 1^{er} novembre 1845, il ne restait que 286 des 846 immigrants, et en 1888, seulement 4 anciens colons y étaient encore en vie!

La troisième tentative d'émigration vers l'Amérique du Sud débutait vers 1888, à un moment où l'émigration vers les Etats-Unis atteignait son point culminant. Le père rédemptoriste J.B. DIDIER, missionnaire en Argentine, voyant tant de Luxembourgeois émigrer aux Etats-Unis, voulut orienter ses compatriotes vers l'Argentine pour y coloniser les terres du riche propriétaire Ayerça. Ensemble avec son neveu, l'agronome J.B. KIRSCH de Dippach, il organisa cette émigration qui trouva vite un nombre élevé d'amateurs faisant route vers la colonie San Antonio de Iraola. Fin décembre 1888 ils quittaient le Luxembourg pour se diriger vers leur destination. Bien vite, ils durent déchanter. La colonie se trouvait dans une région marécageuse, exposée au gel et peu propice à l'agriculture. Les maisons que le propriétaire devait mettre à leur disposition étaient des logements de fortune. Les murs étaient constitués de poteaux en bois de saule reliés par du fil de fer. Entre les fils de fer on entrelaçait du roseau et de la paille qu'on couvrait des deux côtés d'argile. Deux mauvaises

récoltes ainsi que la dévaluation de l'argent mettaient les colons dans une situation précaire, alors que le propriétaire réclamait son dû. Celui-ci remplaçait en plus le premier gérant luxembourgeois, jugé trop mou, par un autre Luxembourgeois, brutal et sans égards. En 1891, la colonie se disloqua, quelques colons retournaient au Luxembourg, d'autres se dirigeaient vers des régions plus propices à l'agriculture: Jerua, province Entre-Rios, Mar del Plata, Tres Arroyos et Bahia Blanca au sud de la province de Buenos Aires. En deux ans, 60 des 500 colons étaient morts de maladies épidémiques.

Etats-Unis: le grand exode

Si le dix-septième siècle a été funeste pour la démographie luxembourgeoise par suite des guerres, famines et épidémies, le dix-neuvième n'a pas été moins catastrophique par suite de l'émigration massive. L'analyse des chiffres des recensements et du mouvement naturel (nais-

sances et décès) pour la période 1843-1907 fournit un solde migratoire négatif de 86.600, c'est-à-dire que les émigrations excèdent de 86.000 les immigrations. Si nous comparons ce chiffre à la population totale du Grand-Duché (194.719 en 1851, 211.481 en 1890), on se rend bien vite compte de l'hémorragie que ce mouvement a occasionnée au pays. Pressions démographiques, charges fiscales élevées, agriculture arriérée, industrie inexistante, mauvaises récoltes sont autant de raisons qui ont poussé les démunis sur le chemin de l'exode. Mais ce ne sont pas les plus pauvres qui sont partis; il fallait avoir au moins quelque bien à vendre pour payer la traversée et s'installer en Amérique du Nord. Comme c'étaient surtout les jeunes ou ceux dans la fleur de l'âge qui partaient, la perte n'était pas seulement démographique mais également économique: perte de capitaux et de main-d'œuvre qui allaient cruellement manquer lors de l'industrialisation naissante vers la fin du siècle.

Affiche de l'agent d'émigration J.-P. Dieudonné-Derulle de Grevenmacher, qui représentait la «Red Star Line» (Musée National d'Histoire et d'Art, Luxembourg)

INTERNATIONAL NAVIGATION COMPANY

RED STAR LINE

Königlich-Belgische Postdampfschiffahrt

zwischen

ANTWERPEN - NEW-YORK

ANTWERPEN - PHILADELPHIA

Landungsplatz in Antwerpen

Generalagenten für Europa
VON DER BECKE & MARSILY
ANTWERPEN.

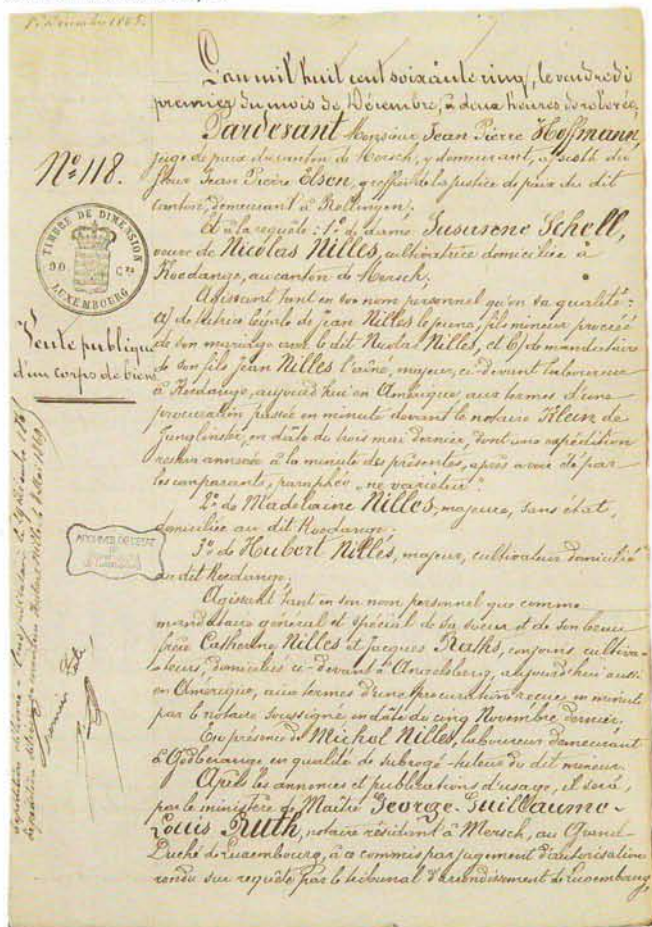
Ships come from
the Red Star Line
Vernieuwende Kruisvaart
Verenigting, Groningen.

Landungsplatz in Philadelphia

Generalagenten
PETER WRIGHT & SONS
NEWYORK & PHILADELPHIA.

J. P. Dieudonné-Derulle in Grevenmacher.

1865: Vente publique des biens situés à Koedingen et appartenant à la famille Nilles, dont plusieurs membres ont quitté leur patrie pour s'installer aux Etats-Unis d'Amérique.



La grange de la maison Gehlen à St. Donatus, Iowa

St. Donatus, Iowa, village luxembourgeois construit entièrement en pierre



Luxemburg, Iowa



Vue aérienne de Luxemburg, Iowa

Photos: Jean Ensch

Il faut dire que les attraits du Nouveau Monde ne manquaient pas: perspectives de revenus plus élevés, terres disponibles à bas prix, égalité sociale et politique. Des lettres d'émigrants envoyés au Luxembourg, décrivant leur nouvelle vie ainsi que l'action de promotion des agents d'émigration (dont le plus important, Derulle-Wigreux, avait son agence dans la rue Notre-Dame) drainaient les compatriotes vers des villages luxembourgeois au Nouveau Monde, villages qui fournissaient un environnement familial dans ce vaste pays. Le gouvernement se souciait peu de la dimension humaine de cette émigration issue de la misère économique; une enquête lancée en 1854 se concentra essentiellement sur la perte de capitaux que l'émigration occasionnait au pays. Ce n'est qu'en 1870 que la profession d'agent d'émigration, qui comptait quelques brebis galeuses, fut soumise à concession gouvernementale.

Plusieurs vagues d'émigration peuvent être distinguées en fonction des destinations:

1) 1836-1846 vers l'Etat de New York et de l'Ohio. Elle concerne surtout la région frontalière belgo-luxembourgeoise autour d'Arlon et également la Moselle. Après plusieurs années de mauvaises récoltes, les Mosellans après un bon millésime qui leur permettait d'avoir quelques revenus, partent en masse en 1846. Signalons également l'émigration collective vers l'Ohio la même année, par les habitants de Meyssembourg, écoeurés par les chicanes du châtelain Reuter de Heddesdorf.

2) 1846-1860 vers les Etats d'Illinois (Chicago, Aurora), du Wisconsin (Ozaukee County), et des localités le long du Mississippi (Dubuque, St. Donatus, Rollingstone), 1854 marquant un record. La guerre de sécession mit évidemment un frein à ce mouvement.

3) 1865-1914 vers l'Ouest des Etats longeant le Mississippi et au delà. Sur cette immigration se greffe, par ailleurs, un mouvement vers l'ouest de la seconde génération des émigrants déjà établis aux Etats-Unis. Les années 1880 sont caractérisées par le taux le plus élevé d'émigration. L'industrialisation naissante vers la fin du siècle ralentit le mouvement. La situation économique s'améliorant au Grand-Duché, ce n'est toutefois qu'au début de la Grande Guerre qu'il s'arrête.

On voit tout de suite que les émigrants luxembourgeois, originaires d'un milieu agricole, se dirigent vers les Etats du Midwest, la région agricole par excellence des Etats-Unis. Les grandes métropoles ne les attirent guère, la seule exception étant Chicago. Et là encore, ils s'établissent sur les hauteurs de la banlieue nord et s'adonnent principalement au jardinage et à la culture maraîchère.

Si les premiers émigrants ont encore utilisé la diligence pour atteindre les ports du Havre et surtout d'Anvers, ils ont pris, après 1859, le «Feierwon» pour atteindre le lieu d'embarquement. Dans les premiers temps, le voyage se faisait encore sur des voiliers avec des temps de traversée qui pouvaient atteindre deux mois en cas de mauvaises conditions météorologiques. Dans les années 40, les navires accostaient le plus souvent à New Orleans, où les émigrants devaient remonter les fleuves du Mississippi et de l'Ohio pour arriver à destination. Plus tard, ce

fut le port de New York, d'où l'on s'avançait vers l'intérieur. Sur la rivière Hudson on montait vers Albany, et de là par le Canal Erie on atteignait Buffalo et les Grands Lacs, sur lesquels on pouvait continuer le voyage. A partir de New York, on pouvait également utiliser les réseaux ferroviaires pour atteindre Chicago et les autres destinations à l'intérieur du pays.

Les Luxembourgeois sont partis et sont restés ensemble, de sorte que certaines colonies luxembourgeoises ont comme lieu d'origine des régions très spécifiques au Grand-Duché. Notons au passage que trois localités du Middle West portent le nom de «Luxemburg». Cette cohésion implique que certaines traditions luxembourgeoises se sont maintenues dans ces villages où de toute façon on continuait à parler le luxembourgeois. Actuellement, le parler luxembourgeois y est en voie de disparition, mais les personnes âgées (la troisième génération) savent encore le parler. Ils n'ont d'ailleurs appris l'anglais qu'à l'école.

Langue et cuisine luxembourgeoises, Port Washington, Wisconsin



Le Tour de France?

L'émigration vers la France au 19^e siècle avait comme but, pour les hommes, l'apprentissage et le perfectionnement dans un métier (on parle du Tour de France du compagnonnage), ainsi que le travail agricole saisonnier dans les fermes d'Alsace-Lorraine et les vignobles champenois. Les femmes allaient en France pour travailler comme bonne et accessoirement pour apprendre le français. De façon générale, l'émigration vers la France est considérée comme passagère, car un grand nombre d'émigrants sont retournés au bercail à la fin de leurs pérégrinations.

Ne pardons pas de vue cependant, qu'une grande partie des Luxembourgeois sont partis pour la France et Paris par nécessité économique et y ont subsisté au bas de l'échelle sociale comme balayeurs, éboueurs, cochers et terrassiers. Il faut dire que les grands chantiers ne manquaient pas: mentionnons le terrassement du terrain de l'exposition universelle ou la construction du métro. En 1891, 31.232 Luxembourgeois se trouvaient en France, dont plus de la moitié dans l'agglomération parisienne (Département de la Seine). Si on y ajoute les 9.697 Luxembourgeois en Alsace-Lorraine annexée par l'Allemagne, ces émigrés représentent 19,35% de la population du Grand-Duché (211.481). En 1910, les 12.499 Luxembourgeois présents en Lorraine représentent 2% de la population lorraine.

Analysons de plus près les départs de la ville de Luxembourg pendant la période 1880-1884. D'après les registres de la population de la Ville, 505 Luxembourgeois sont partis pour la France, dont 128 pour Paris.

Un quart des partants représente des personnes isolées, le restant constituant des familles entières. Au vu des ces nombreux départs familiaux, on remarque que les départs des compagnons du Tour de France sont moins nombreux que les départs définitifs (avec famille).

Sur 128 chefs de famille un peu plus de la moitié (67) sont des menuisiers-ébénistes et des peintres.

Si l'on considère l'origine des émigrants de la ville, on remarque que la Ville-basse, économiquement plus faible, fournissait 54% des émigrants, alors qu'elle ne représente que 36% de la population résidentielle. Le quartier de la Gare, en pleine expansion économique, ne fournit pas d'émigrants vers la France.

Signalons encore le nom du plus célèbre des ébénistes luxembourgeois à Paris, Bernard MOLITOR (1755-1822), originaire de Betzdorf, qui a vraiment réussi dans le métier. Il a survécu aux changements de régimes et comptait parmi sa clientèle la Cour royale, le marquis de Lafayette, Madame de Staël, Napoléon Bonaparte.

MOLITOR,
EBENISTE,

Demeurant ci-devant rue de Lille, faubourg St. Germain, dernièrement rue du faubourg St. Honoré,

Vient de fixer son Domicile rue neuve du Luxembourg, près celle des Capucines, ancienne Maison du Timbre, ayant Boutique sur le Boulevard de la Madeleine, en face la rue Commartin; fait et vend tout ce qui concerne l'Ebénisterie antique et moderne. A Paris



Luxembourg 1926:
les cours de langue italienne

Italiens

L'arrivée des Italiens va de pair avec l'industrialisation du sud du pays. Mais relevons d'abord quelques Italiens de première heure. Les premiers banquiers mentionnés dans les documents du Moyen-âge à Luxembourg comme ailleurs aussi, étaient des Lombards. La terminologie bancaire est d'origine italienne. Les journaux financiers parlent du «taux Lombard», la Lombard Street à Londres abrite les grandes banques. En 1543, l'ingénieur militaire italien Girolamo Marini, à la suite du roi de France François I^{er}, séjournait à Luxembourg avec 120 Italiens pour la remise en état des fortifications. Joseph Pescatore, natif de Broglio au Tessin, qui alors faisait partie du Milanais, obtint le droit de cité à Luxembourg en 1741.

Mais revenons à l'éclosion de la sidérurgie. Si les premiers hauts-fourneaux sont construits vers 1870, ce n'est que lors de l'apparition du procédé inventé par Sydney Gilchrist THOMAS que le minerai de fer est exploité massivement dans nos aciéries. C'est alors que l'absence de la main-d'œuvre émigrée se fait cruellement sentir. Le personnel spécialisé dans les mines et les aciéries est fourni par les Allemands (qui jusqu'à l'entre-deux-guerres constituaient le plus important groupe d'étrangers au Grand-Duché), alors que la main-d'œuvre non-qualifiée, embauchée pour travailler dans la sidérurgie et le bâtiment, est fournie par les Italiens venus de la proche Lorraine allemande. Grâce au «Zollverein» et à la suite de son annexion à l'Empire allemand elle n'avait pas de frontière économique avec le Luxembourg. A partir de 1892, une vague d'immigration importante vient du nord et du centre de l'Italie. Parallèlement, avec un peu de retard cependant, on assiste à un exode rural des régions ingrates de l'Oesling vers les villes du sud du pays dont les chiffres de population explosent littéralement (Esch-Alzette 1851: 1.489; 1875: 3.946; 1900: 11.060 et 1930: 29.429). Dans cette même localité, les Italiens représentent 14% de la population en 1910.

Le modèle migratoire est caractérisé par l'arrivée d'hommes jeunes, seuls, très mobiles et qui ne faisaient guère venir leur famille. Les populations luxembourgeoise et italienne restaient à l'écart l'une de l'autre, les immigrés se concentraient dans et autour des villes du bassin minier et établissaient rapidement une organisation sociale propre, ce qui explique la création de quartiers italiens: «Brill-Grenz» à Esch-Alzette, «Italia» à Dudelange et «Italien» à Differdange.

Cette migration était d'ailleurs fortement tributaire de la conjoncture économique. On embauchait en cas d'essor économique, on licençait et rapatriait en cas de crise. C'est d'ailleurs la main d'œuvre immigrée qui a fait les frais de la grande crise des années 30, ainsi que des deux guerres. L'immigration italienne reprend après la guerre, mais s'essouffle à la fin des années 50 avec l'industrialisation du Nord de l'Italie et le retour définitif de nombreux immigrés. Vers cette même époque, les Italiens du Centre et du Sud prennent la relève. En même temps s'ouvre l'ère de l'immigration familiale des ouvriers étrangers (libre circulation-traité de Rome). Aujourd'hui ce n'est plus une population presque exclusivement masculine, changeante et saisonnière (typique des premières décennies de l'immigration italienne) qui réside ici, mais des familles bien intégrées: 38% d'entre eux sont nés au Luxembourg et 37% y résident depuis au moins vingt ans. Depuis longtemps leur champ d'activité ne se cantonne plus à l'industrie sidérurgique et au bâtiment, mais s'oriente de plus en plus vers le secteur tertiaire.

Portugais

L'immigration portugaise prend la relève de l'immigration italienne vers la fin des années 60. Comme raisons, il faut avancer la démographie luxembourgeoise en forte baisse et un boom économique pâtissant du manque de main d'œuvre locale. La population autochtone préférait des postes de travail d'un niveau de qualification et de rémunération plus élevées, recherchant le secteur des services, au détriment

N^o 4881

Giuseppe Giovanni

zu Varenburg niederschlitten am 18.11.1926
und angemeldet am 18.11.1926

Margherita Riviera, in. Akt. 16.7.1904

Giuseppe

Giuseppe Riviera

italienische

Wohnungsgemeinschaft des Giuseppe

celib

Margherita Riviera

Passagier

Capt. Riviera

nach seiner Declaration vom 14.3.1926, sowie der Kontrolle durch
den Beamten des Zollamtes, 22.11.

Déclaration d'arrivée d'un Italien à Luxembourg.
Archives Bureau des Etrangers

des emplois manuels ou pénibles (une raison qui valait également pour l'émigration italienne). Le fait d'avoir vécu pendant presque un demi-siècle sous un régime de dictature, la situation économique précaire des petits paysans et l'appel des pays industrialisés de l'Europe, sont autant de facteurs expliquant que de nos jours près de 3 millions de Portugais vivent à l'étranger. L'émigration portugaise, à ses débuts, était souvent clandestine et s'orientait vers la France. Des dispositions légales luxembourgeoises sur le regroupement familial, l'accord sur la main-d'œuvre avec le Portugal signé à Lisbonne le 20

mai 1970, la loi de 1972 sur l'entrée et le séjour des étrangers, essayaient de gérer cette situation, alors que dans un premier temps l'infrastructure sociale et administrative du pays n'était guère préparée à cette arrivée massive et rapide, pourtant indispensable pour l'économie du pays. Si une grande majorité des Portugais sont originaires du nord-est du Portugal, d'autres viennent des districts (*concelhos*) de Figueira da Foz, Coimbra, Braga et Lisboa. Si les Italiens se sont concentrés surtout dans le bassin minier et la capitale, les Portugais sont disséminés dans tout le pays avec une prédilection pour les anciens et nouveaux noyaux économiques: l'agglomération de la capitale, la vallée de l'Alzette et le Bassin minier. Des records de concentration se trouvent dans les communes de Larochette: (672 = 41,8%) et Luxembourg: (13.900 = 17,84%). Une majorité est occupée dans les secteurs du bâtiment et des travaux publics, on les trouve également dans les secteurs de l'hôtellerie et des services.

Au niveau du pays, on trouve actuellement 51.500 Portugais, soit 12,47% de la population.

Situation actuelle

A l'heure actuelle, le Grand-Duché de Luxembourg détient le taux le plus élevé d'étrangers de tous les pays de l'Union européenne. La ville de Luxembourg compte 53% de non-Luxembourgeois répartis sur 118 nationalités. En tant que siège de certaines institutions européennes, la capitale est le lieu de résidence de nombreux fonctionnaires européens qui y travaillent. Sa vocation de centre financier international a attiré de nombreuses banques étrangères et une main-d'œuvre spécialisée, de sorte que le nombre d'étrangers n'a jamais été aussi élevé qu'aujourd'hui. Il est étonnant que cette présence massive n'ait pas donné lieu à des conflits majeurs ou à des crises xénophobes. D'aucuns prétendent que c'est dû au manque de contact entre autochtones et étrangers, à l'absence d'intégration: peu de contacts, peu de conflits!

D'autre part, il faut reconnaître que les étrangers au Grand-Duché forment un groupe relativement homogène et pas trop différent

culturellement des Grand-Ducaux. En ville, 90% des étrangers sont d'origine européenne et dont les trois-quarts sont d'origine latine, se servant du français comme langue véhiculaire, langue également utilisée par les autochtones.

Nous ne voulons pas passer sous silence l'existence de problèmes d'insertion réels, assez manifestes dans le domaine de la scolarisation, par exemple, mais il faut être réaliste. Le «melting-pot» n'est pas pour demain, l'insertion étant un processus qui se fait dans le moyen et long terme, et ne s'opère généralement pas en 1^{ère} mais en 2^e génération. Si les Luxembourgeois sont fiers que certains descendants de leurs compatriotes émigrés aux Etats-Unis il y a 100 ou 150 ans parlent encore le Luxembourgeois, ils doivent bien reconnaître ce même droit aux étrangers présents sur leur territoire.

Force nous est de constater que non seulement la présence d'étrangers est une constante dans l'histoire démographique du pays mais que nous sommes finalement tous des étrangers de par notre situation géographique: nous n'avons qu'à rouler en voiture pendant un quart d'heure pour passer la frontière et nous trouver en situation d'étranger!

Jean Ensich



Sources:

Dans l'impossibilité matérielle de fournir une orientation bibliographique tant soit peu complète, nous renvoyons le lecteur à la série d'articles «Itinéraires croisés», parus au «tageblatt» tout au long de l'année culturelle 1995 et publiés fin 1995 sous forme de livre aux Editions «Le Phare» sous le titre: «Itinéraires croisés. Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg».

Afin que cette contribution ne soit pas seulement orientée vers le passé, nous tenons à renvoyer aux moyens de communication modernes. Pour le cybernaute, voici quelques sites Internet, traitant des migrations. Tous ces URL sont évidemment précédés de l'inévitable <http://>

Bibliographie virtuelle:
www.ercomer/wwwvl/

Centre de documentation:
www.restena.lu/asti/cdmh/index.html

Transylvanie:
w3g.med.uni-giessen.de/gene/reg/ESE/7burg.html
mste.laser.physik.uni-muenchen.de/~hilu/html/sws/sws_sach.html#gener

Banat:
userwst1.fh-reutlingen.de/~www-gr/lux/banat.html

Etats-Unis:
www.igd-leo.lu/igd-leo/emigration.html

Portugais:
www.restena.lu/asti/cdaic/Polu/introF.html

Italiens:
www.restena.lu/asti/cdaic/Ketter/ka1i.html
www3.itu.ch/MISSIONS/Italy/ital_com.htm
unccvx.uncc.edu/~drgabacc/index.html

Luxemburgs multikulturelle Gesellschaft



Die Zahlen sind beeindruckend: Am 7. März 1997 hat der Computer des städtischen Einwohnermeldeamts errechnet, daß von den insgesamt 78.039 Bewohnern unserer Hauptstadt nur noch 37.894 die Luxemburger Nationalität haben. 40.145 Menschen, die hier leben, fallen also unter die Kategorie Ausländer. Ihr Anteil beträgt jetzt genau 52,88 Prozent. Im Landesdurchschnitt stellen die Nicht-Luxemburger zwar „nur“ ein gutes Drittel der Gesamtbevölkerung, was aber nicht verhindert, daß wir mit diesen 33 Prozent einsame Spitzenreiter innerhalb der Europäischen Union sind. Zum Vergleich: Belgien hat etwa 9 Prozent Ausländer, Holland 4%, Frankreich 7%, Deutschland 7,5%. In den südlichen EU-Staaten – Italien, Spanien, Portugal, Griechenland – ist der Ausländeranteil eher gering, während die Auswanderungsbilanz ziemlich hoch ist: So hat Italien etwa 57 Millionen Einwohner, aber in Europa und Übersee leben noch einmal 30 Millionen Auslandsitaliener.

Das reiche Luxemburg mag zwar heute das Land mit der höchsten Immigrationsrate in Europa sein, aber das war nicht immer so: Der Beitrag von Jean Ensch in dieser *Ons Stad*-Nummer (S. 2-9) dokumentiert eindrucksvoll, wie sich die Zeiten ändern können. Im vergangenen Jahrhundert sind allein in den 50 Jahren zwischen 1841 und 1891 insgesamt 72.000 Luxemburger ausgewandert, die meisten davon nach Amerika. Diese Emigranten flüchteten damals vor den unwirtlichen Verhältnissen eines armen Agrarstaates, vor Elend, Armut und Arbeitslosigkeit, und sie unterschieden sich somit nicht von vielen heutigen Auswanderern, die ihre Heimat aus denselben Gründen verlassen haben und sich in der Ferne – zum Beispiel in Luxemburg – ein besseres Leben aufbauen wollen.

Friedliches Nebeneinander mit Berührungsängsten

Die Einheimischen und die ihnen zahlenmäßig inzwischen überlegenen „Fremden“, wie gehen sie miteinander um, wie kommen sie miteinander zurecht in dieser ehemaligen Festungsstadt, die sich in wenigen Jahrzehnten zu einer kleinen europäischen Metropole und zu einem internationalen Handels- und Finanzplatz gewandelt hat? Denn die griffige und vielzitierte Bezeichnung „multikulturelle Gesellschaft“, wo könnte man diese modische Wortschöpfung besser an der Wirklichkeit messen als gerade in der Stadt Luxemburg mit der phänomenalsten Fremdenquote weit und breit? Unsere Hauptstadt ist in der Tat ein Eldorado für Soziologen, denn dank ihrer Überschaubarkeit eignet sie sich hervorragend als lebendes Modell für urbane Forschung aller Art.

Wer einige Jahre in dieser Stadt gelebt hat, gelangt zweifellos zu der objektiven Feststellung, daß die Einheimischen hier keineswegs fremdenfeindlich oder gar rassistisch sind. Denn durch seine strategisch wichtige Lage im Zentrum Europas hat das kleine Luxemburg, ehe es überhaupt so etwas wie ein Nationalgefühl entwickeln konnte, in seiner turbulenten Geschichte so viele Kriege, Überfälle und Besatzungsmächte erlebt, daß ihm das „Fremde“ längst zum Eigenen geworden war, als es endlich, 1839, ein unabhängiger Staat wurde. „Fremdenführer hier zu sein ist also leicht,“ notiert zum Beispiel der Luxemburger Journalist und Schriftsteller Nic Weber¹. „Da erzählt sich gut, was uns die einzelnen Okkupanten, die Welschen und die Preußen, die Österreicher, Spanier und Niederländer hinterließen. Zumeist Wälle und



Festungstürmchen und die größten unterirdischen Schanzen Europas. Aber auch etwas schon von diesem internationalen Atem, der mit dazu beitrug, die Kleinstadt zu überwinden.“

Nein, von rassistischen Übergriffen wissen die Luxemburger Nachrichtensprecher kaum je etwas zu berichten. Bei uns werden Gottlob keine Asylantenheime angezündet, mit „Nationalbewegungen“ waren hierzulande bisher kaum Wählerstimmen zu erhaschen, und man hört oder sieht auch (fast) nie, daß jemand in dieser Stadt wegen seiner Hautfarbe oder seiner Nationalität öffentlich angepöbelt oder belästigt wird.

Kann man also sagen, daß das Verhältnis der Einheimischen zu den Ausländern hierzulande *pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* ist? Wohl kaum. Die Kurzinterviews, die für diese *Ons Stad*-Nummer mit Ausländern der verschiedensten Nationalitäten gemacht wurden, dokumentieren deutlich das Mißtrauen und die manchmal unüberwindbare Kluft zwischen den Luxemburgern und den Immigranten. In vielen Fällen mag es ja hilfreich sein, wenn die integrationswilligen „Fremden“ sich die Mühe machen, die Luxemburger Sprache zu erlernen, aber es bleiben wohl doch noch viele Barrieren, die ein harmonisches Miteinander verhindern.

Sind wir wirklich die Stadt aller Kulturen?

Luxembourg, ville de toutes les cultures: Das war einer der griffigen Slogans, mit dem die Organisatoren des Kulturjahres 1995 für unsere Hauptstadt warben. Die rund 53 Prozent Ausländer aus insgesamt 117 Nationen, die hier leben und arbeiten, lassen diese Aussage alles andere als übertrieben erscheinen. Auf den ersten Blick sind wir ja auch *die* multikulturelle Gesellschaft schlechthin. Unsere Häuser und



Wohnungen werden zum Großteil von portugiesischen und kapverdischen Gastarbeitern gebaut, die wenigen, in den einzelnen Vierteln verbliebenen kleinen Krämerläden wurden inzwischen fast alle von Italienern, Portugiesen oder Iranern übernommen, und viele unserer Restaurants und Kneipen werden von Franzosen, Belgiern, Engländern, Iren, Griechen, Spaniern, Portugiesen oder Algeriern betrieben. Die Angestellten der großen Supermarktketten und des Gaststättengewerbes sind zum Großteil fleißige Pendler aus den nahen belgischen und französischen Grenzregionen, die bereit sind, für einen luxemburger Mindestlohn täglich Hin- und Rückfahrten von bis zu hundert Kilometern in Kauf zu nehmen. Dasselbe gilt für das Pflegepersonal in unseren Kliniken, von dem aber zunehmend verlangt wird, daß es in Sprachkursen fließend Luxemburgisch sprechen lernt.

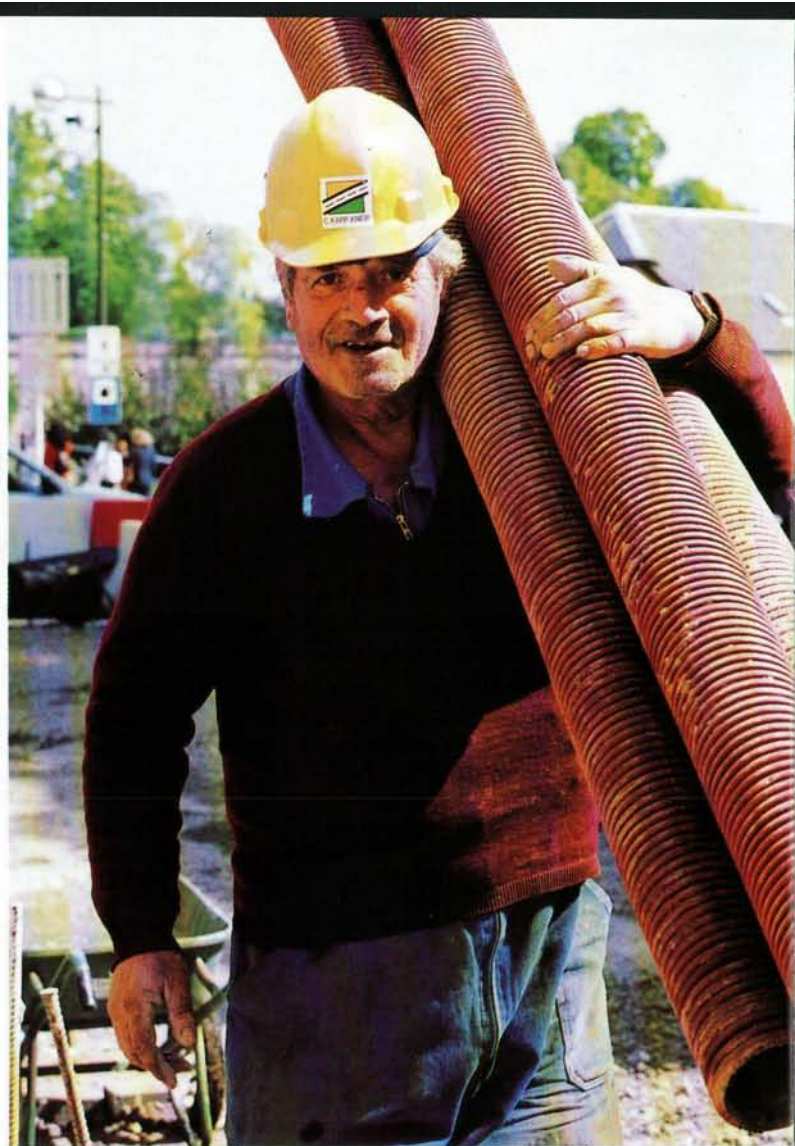
Auch in den akademischen Berufen, so etwa bei den hier etablierten Ärzten und Anwälten, geht es zunehmend europäisch zu, was selbstverständlich in den weit über zweihundert Banken und Finanzinstituten aus aller Herren Länder ohnehin seit langem die Regel ist. Dazu kommen dann noch ein paar tausend Europafunktionäre, so daß auf dem heutigen Arbeitsmarkt nur noch der öffentliche Dienst beim Staat und bei den Gemeinden jene letzte „luxemburgische Bastion“ darstellt, in die bisher noch keine ausländische Konkurrenz vordringen darf. Aber lange werden diese wenigen verbliebenen Reserve wohl auch nicht mehr den EU-Direktiven trotzen dürfen.

Die Luxemburger, so scheint es wenigstens, tragen ihr europäisches Schicksal mit Fassung. Zum einen genießt man das internationale Flair in einer kleinen Metropole, deren Einwohnerzahl ihr in Frankreich oder in Deutschland allenfalls das Statut einer mittleren Kreisstadt zusichern würde. Hier laufen in über zwanzig modernen Kinosälen die neuesten Filme inzwischen immerhin zeitgleich mit Paris, Brüssel, Berlin oder Rom an, der Flughafen ermöglicht mehrmals täglich bequeme Anschlußflüge zu allen europäischen Hauptstädten, die *Michelin*-Sterne in den Tempeln der Gastronomie werden von Jahr zu Jahr zahlreicher, und sogar die Prostitution im Bahnhofsviertel kann – seit dem Zusammenbruch des sozialistischen Ostens und sehr zum Ärger der Garer Einwohner – inzwischen international mithalten.

Zum andern schafft die „Überfremdung“ neben vielen anderen Problemen an erster Stelle natürlich Verständigungsschwierigkeiten. So muß vor allem in den luxemburger Primärschulen, wie der Beitrag von Laura Zuccoli (S. 18-19) dokumentiert, wegen dem hohen Anteil der frankophonen Schüler, in Sachen Spracherziehung nach neuen pädagogischen Konzepten gesucht werden. Und was die Arbeitsplätze betrifft, ist Luxemburg auch längst keine Insel der Seligen mehr. Die Arbeitslosigkeit ist in den letzten Jahren rapide angestiegen, ein Phänomen, das nicht zuletzt wegen der vielen ausländischen Arbeitnehmer und Grenzpendler jede Menge sozialen Zündstoff birgt.

Der multikulturelle Anspruch wird heute vor allem von der jungen Generation erfüllt. In der Schule, in Sportvereinen und bei vielen anderen Freizeitaktivitäten lernen die Kinder aller Nationalitäten spontan den richtigen Umgang miteinander, während die Erwachsenen – Einheimische und Immigranten – sich meist viel schwerer tun, die sprachlichen und kulturellen Barrieren zu überwinden.

Ohnehin spielen in der „Integrationsfrage“ viele soziale Faktoren mit. In gut durchmischten Stadtvierteln mit hohem Ausländeranteil – wie zum Beispiel in Bonneweg, in Rollingergrund, in Weimerskirch, in den Unterstädten und natürlich im *Garer Quartier* – werden die Kommunikationsprobleme zwei-



fellos schneller gelöst als in den eher „gutbürgerlichen“ Wohnvierteln Limpertsberg, Belair oder Cents, in denen die Menschen sich besser abschotten können und wo die Mieten und Grundstückspreise für viele Immigranten ohnehin meist unerschwinglich sind.

In seinem Chanson *Gastarbeiter*² hat der luxemburger Schriftsteller Roger Manderscheid die Kluft zwischen den Einheimischen und den neuen, zum Großteil portugiesischen Immigranten, die in den siebziger Jahren noch viel unüberwindbarer schien als heute, wie folgt beschrieben:

*„säle zum prassen
hallen zum schlafen
baun uns die sklaven
sie singen beim weinbrand
wir weinen beim whisky
dazwischen die steinwand
die lage so ist sie.“*

Von außen betrachtet

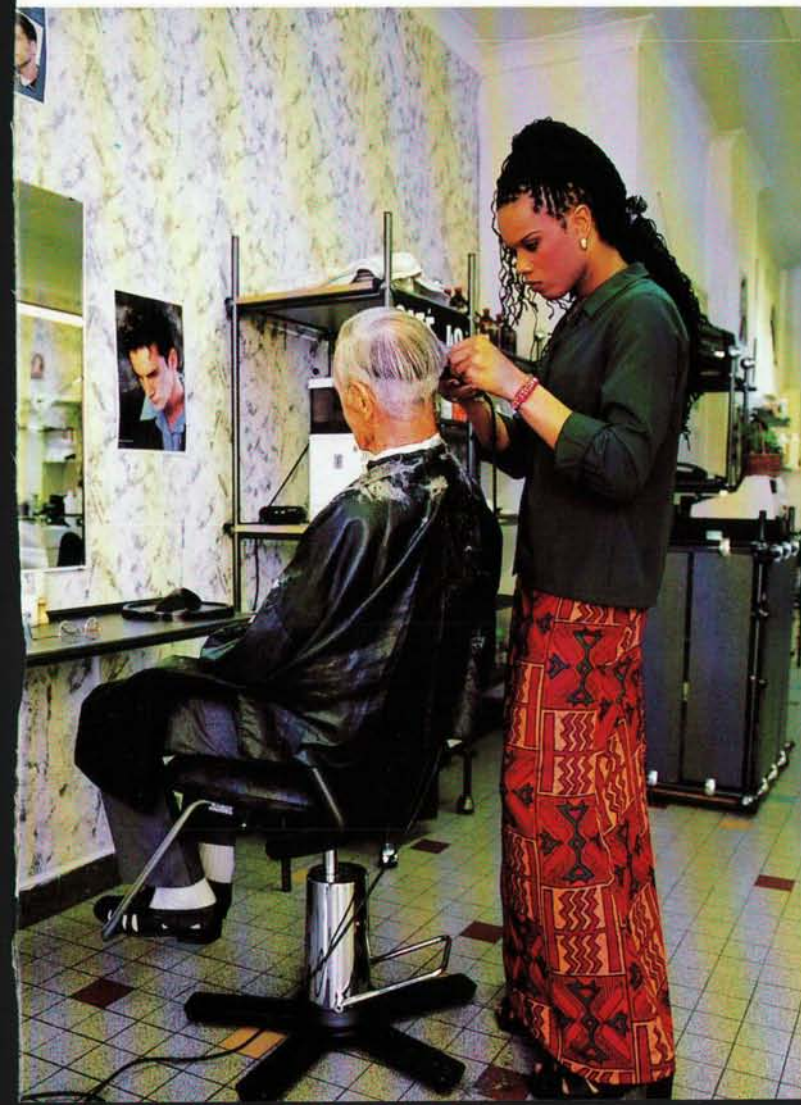
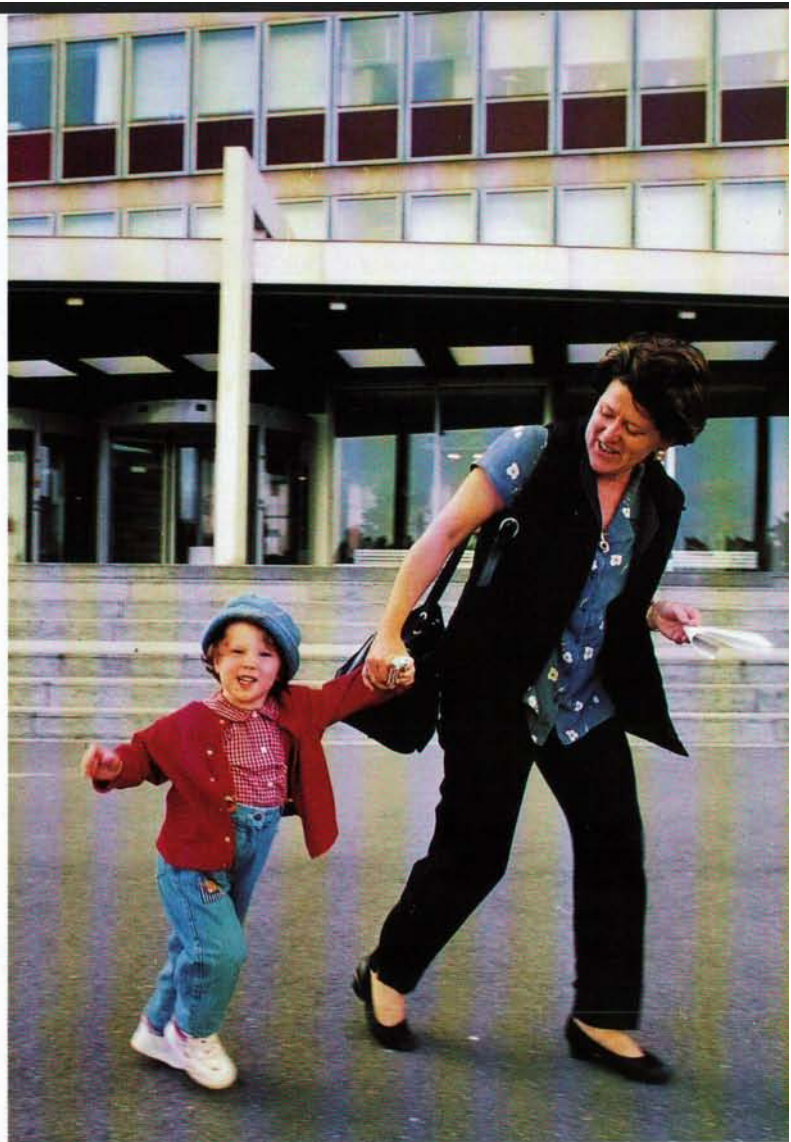
Von jenseits unserer kleinen Grenzen betrachtet sind die Luxemburger in ihrer großen Mehrheit übrigens längst nicht so europäisch und weltoffen, wie sie sich gerne darstellen. Ein paar Urteile von auswärts, die wir vielleicht gar nicht so gerne hören:

„We shall of course gradually adapt ourselves to the Luxembourg way of live, compromising with their stubbornness and their intolerance of non-conformists with understanding and even compassion on account of the chequered history of a tiny country hemmed in by great neighbours“, derart charakterisierte die dänische Publizistin Hanne Kauf-

mann³ zum Beispiel ihre Eindrücke über Land und Leute. Und das deutsche *EG-Magazin* brachte die Sachlage folgendermaßen auf den Punkt: „Was den eigentlichen Charme dieser Stadt ausmacht, ist eine ganz bestimmte Mischung von Provinzengedächtnis und Großstadtluft. Mondäne Geschäftigkeit und provinzielle Verschlafenheit verschmelzen in dieser Stadt zu einer eigenartigen Mischung. Weltmännisch kulante Toleranz und mißtrauisch-bäuerliches, ja verstocktes Beharren wohnen hier gleich Giebel an Giebel.“⁴

Auch verschiedene französische Journalisten springen nicht gerade freundlich mit uns um: „La prospérité stérilise le Luxembourg. Joues pleines et teint vermeil, avec des soupirs d'aise, les sujets du Grand-Duc Jean abandonnent aux étrangers le soin de peupler le pays.“⁵ Oder gar: „Le pays? Minuscule espace entre trois frontières mal ajustées, il tiendrait presque dans le département des Yvelines. Ce peuple? Une communauté peau de chagrin, déjà composée pour un quart d'étrangers qui logerait aisément dans la ville de Toulouse.“⁶

Es gibt aber auch Meinungen, die sind weder geistreich noch ironisch, sondern schlicht böswillig und überheblich. Besonders wenn's um's liebe Geld geht. So präsentierte etwa der ARD-Reporter Friedrich Küppersbusch vor kurzem in seiner Sendung „Privatfernsehen“ Land und Leute naßforsch wie folgt: „Willkommen in Luxemburg. Klein und fein, das reichste Land Europas. Alles hier ist lieb und nett, sogar die Polizisten. Man leistet sich kleine Hunde und einen Großherzog. Natürlich verdient diese Spezies mehr als ihre deutschen Artgenossen, so um die 17.000 Mark mehr im Jahr.“



Arbeitslosigkeit: drei Prozent. Da läßt's sich lustig leben. Über die Maastricht-Kriterien kann man hier nur lachen. Luxemburg: die europäische Musterfirma. Die Luxemburger leben nicht schlecht von ihrem Geld, aber noch besser leben sie vom Geld der anderen, vor allem von dem aus Deutschland!“⁷

Zahlen

1995 hat das Institut SESOPI-Centre Intercommunautaire eine interessante Studie veröffentlicht, in der die soziographischen Veränderungen in sämtlichen Gemeinden unseres Landes während der letzten zwanzig Jahre statistisch erfaßt und analysiert wurden. Was unsere Hauptstadt betrifft, so kann man das Zahlenmaterial – das allerdings noch auf der Statec-Erhebung von 1991 basiert und also nicht mehr ganz aktuell ist – folgendermaßen umreißen: Von den rund 80.000 Einwohnern unserer Hauptstadt sind 66 Prozent berufstätig, die weitaus meisten davon (31%) als Privatbeamte, 10% sind Staatsbeamte, 9% arbeiten bei internationalen Institutionen, nur noch 8% sind Arbeiter, und die restlichen 8% sind selbstständig. Von den 65.952 Menschen, die in der Stadt Luxemburg arbeiten, haben allerdings nur 31.735 dort auch ihren Wohnsitz. Die andern sind Pendler, die entweder in den Randgemeinden wohnen oder sogar in den nahen Grenzregionen. Was die Altersstruktur betrifft, so ist der größte Teil der Bevölkerung (37%) älter als 45 Jahre, 35% sind zwischen 25 und 44 Jahre alt, 15% sind Kinder bis 14 Jahre und 13% sind in der Altersgruppe zwischen 15 und 24 Jahren. 1991 hatten noch 55% der Einwohner die luxemburgische Nationalität, es folgten: Portugiesen (15%), Italiener (7%), Franzosen (6%), Belgier und Deutsche (je 3%), andere EU-Staaten (5%), Resteuropa (2%) und Nichteuropäer (4%). Zusammenfassend kann man sagen, daß die Stadt Luxemburg eine multikultu-

relle Bevölkerung hat, die, was den Arbeitsmarkt betrifft, zunehmend ins Dienstleistungsgewerbe abwandert und zudem fatalerweise dazu neigt, immer älter zu werden, ohne jedoch für genügend Nachwuchs zu sorgen, so daß der Generationenvertrag teilweise in Frage gestellt ist. Ohnehin sind es hierzulande längst die Ausländer, die dafür Sorge tragen, daß die jährliche Geburtenrate höher als die Zahl der Toten ist. Was ganz einfach heißt, daß die Luxemburger ohne fremde Hilfe zum Aussterben verdammt wären.

Schließen wollen wir mit einem Zitat von Hans Magnus Enzensberger, aus seinem Buch zum Thema Migration und Fremdenhaß, *Die große Wanderung*:

„Clans und Stammesverbände gibt es, seitdem die Erde von Menschen bewohnt ist; Nationen gibt es erst seit ungefähr zweihundert Jahren. Der Unterschied ist nicht schwer zu sehen. Ethnien entstehen quasi naturwüchsig, «von selbst»; Nationen sind bewußt geschaffene, oft ganz künstliche Gebilde, die ohne eine spezifische Ideologie nicht auskommen. Diese ideologische Grundlage, samt den dazugehörigen Ritualen und Emblemen (Flaggen, Hymnen), ist erst im neunzehnten Jahrhundert entstanden. Sie hat sich, von Europa und Nordamerika aus, über die ganze Welt ausgebreitet. (...) Fast alle Nationen rechtfertigen ihre Existenz durch eine wohlzementierte Selbstzuschreibung. Die Unterscheidung zwischen 'eigenen' und 'fremden' Leuten kommt ihnen ganz natürlich vor, auch wenn sie historisch äußerst fragwürdig ist. Wer an ihr festhalten will, müßte eigentlich, seiner eigenen Logik folgend, behaupten, er sei schon immer dagewesen – eine These, die nur allzuleicht zu widerlegen ist. Insofern setzt eine ordentliche Nationalgeschichte die Fähigkeit voraus, zu vergessen, was ihr nicht in den Kram paßt.“¹⁸

Wahrscheinlich ist die europäische Union das beste, was diesem alten Kontinent passieren kann.

René Clesse



Fotos: Guy Hoffmann



Portugiesisches Café
mit Luxemburger Ambiente
im Stadtviertel Rollingergrund

¹ Nic Weber: *Von Land und Leuten*. In: *Das ist Luxemburg*. Seewald Verlag Stuttgart, 1983;

² Roger Manderscheid: *Gastarbeiter*. In: *Leerläufe*. Kremer-Müller & Cie. Esch-Alzette, 1978;

³ Hanne Kaufmann: *Stranger in Town*, Luxembourg Weekly Review, March 20, 1974. Zitat aus: *Luxembourgeois, qui êtes-vous?* von Jul Christophory, Editions Guy Binsfeld, 1984;

⁴ *EG-Magazin*, Juli 1972, id.;

⁵ Claude Bonjean, *Le Point*, 4.12.1972, id.;

⁶ Bernard Lalame, *Expansion*, 19.3.1981, id.;

⁷ *Privatfernsehen*, ARD, 9.5.1997;

⁸ Hans Magnus Enzensberger: *Die große Wanderung*. Suhrkamp Verlag Frankfurt a.M., 1994.



Pourquoi les Luxembourgeois s'étonnent-ils quand on se donne la peine à apprendre leur langue?

D'origine hollandaise, Anglaise par adoption, parlant le français et l'allemand, pourquoi ne pas faire l'effort de mettre la langue luxembourgeoise en valeur?

Je ne suis ici que pour quatre ans, mais j'aime bien comprendre ce que les gens se disent entre eux – par curiosité – mais c'est aussi une grande satisfaction quand ils n'ont pas besoin de changer de langue quand je suis parmi eux!

Ça vaut la peine de pouvoir communiquer avec les commerçants du marché – on vous donne un plus grand sourire, on vous sert mieux (et plus vite!).

Les gens à la campagne ne parlent pas toutes les langues comme en ville. Ils vous parleraient bien en allemand mais ils n'aiment pas tellement – c'est plus sympathique en luxembourgeois. Je me sens davantage chez moi, moins étrangère quand je parle la langue des habitants des pays où j'habite. Tant pis, si je ne la parlerai plus quand j'aurai quitté Luxembourg – cela a largement valu la peine d'apprendre.

H.E

Mariée à un Luxembourgeois, destinée à rester vivre au Luxembourg il me paraissait évident d'en apprendre la langue ..., un jour.

Beaucoup plus vite que prévu, il m'est devenu indispensable de m'atteler à la tâche.

J'appréhendais chaque dîner, tout appel téléphonique, tout achat; j'avoue avoir souffert d'une certaine impatience dans mon entourage, face à mon inadaption en de multiples circonstances.

Chers amis luxembourgeois, j'ai le souvenir d'horribles soirées très longues quand vous ne comprenez rien, quand vous riez à contretemps, quand au fil des heures vos efforts pour parler ma langue s'estompent, et que de plus en plus j'ai honte de vous demander cet effort que moi, je ne fais pas.

J'écoute avec plaisir la radio luxembourgeoise, pas de problèmes pour *Hei Elei*; je ne ris plus à contretemps, c.-à-d. presque plus, et c'est avec plaisir et fierté que j'insiste pour que l'on ne cesse plus de parler luxembourgeois, par politesse, en ma présence. Beaucoup de portes se sont ouvertes depuis et bien que le résultat soit imparfait, j'ai au moins le mérite d'avoir essayé et de persévérer.

O.S.

Française, mariée en 1971 à un Luxembourgeois, je suis rentrée dans une famille où le français était déjà la langue maternelle. Mon mari et ses frères et soeur ont suivi des études luxembourgeoises.

Mais que faire quand on arrive au Grand-Duché et que l'on ne connaît ni l'allemand ni le luxembourgeois? Après mûre réflexion, je décide de privilégier l'allemand pour pouvoir aider à suivre mes enfants en classe. Je dois donc prendre de l'avance sur eux et je m'acharne avec d'autres amies françaises dans la même situation à apprendre cette

langue difficile pour une Française qui connaît bien l'anglais, l'espagnol, le latin et ses déclinaisons.

En fin d'études primaires, je suis „dépassée” par les enfants qui maîtrisent très bien le luxembourgeois, l'allemand et bien entendu le français.

C'est l'heure du bilan pour moi.

Ma vie sera luxembourgeoise et pour mieux m'intégrer, je décide qu'il est temps de me mettre à étudier cette langue!

Mes premiers cours pourtant si bien dispensés dans l'atmosphère sympathique de *Luxembourg-Accueil* me plongent dans un grand désarroi: je désapprends au profit de cette nouvelle langue, l'allemand que j'ai eu tant de mal à assimiler! Le luxembourgeois est à la fois si proche et si différent de l'allemand.

A la maison, je ne trouve qu'un soutien épisodique: mon mari et mes enfants parlent français malgré mon insistance à passer au luxembourgeois, mais l'habitude est prise.... j'abandonne!

Quelques années plus tard, la cinquantaine se pointant à l'horizon, je décide de faire un dernier effort trois fois 1h45 de cours par semaine au Centre de Langues. Je suis les cours sans problèmes, y passe les examens, écoute la radio luxembourgeoise.

J'ai l'impression de faire le maximum et j'atteins un honnête niveau d'expression et de compréhension. Seulement comment entretenir ces connaissances acquises au prix d'un réel sacrifice dans mon emploi du temps quand à la maison, dans les magasins, avec les amis de toutes nationalités, ce n'est que si rarement que l'on entend le luxembourgeois!

Au passage, un immense merci à tous ceux qui font l'effort de parler ma langue!

Tout ceci reste pour moi un échec au terme de 25 années au Grand-Duché, 25 années riches, très riches sur le plan familial, amical, social. J'adore le Luxembourg; je comprends heureusement la langue courante mais un grand souci me tenaille.

Trente années sont si vite passées! Trouverai-je à ma table à la Fondation Pescatore des interlocutrices parlant français ou anglais ou bien devrai-je, avec l'énergie du désespoir me remettre une dernière fois au luxembourgeois!

Mais déjà, bravo à ceux et celles qui ont réussi le pari!

F.G.



L'équipe de football dames du SGD „Os Bracarenses” qui a son siège au Stadtgrund



Même si au début de mon séjour au Luxembourg, je n'ai pas tout de suite senti la nécessité d'apprendre le luxembourgeois, je me suis cependant mise à l'apprendre petit à petit. Je pense que cela m'a permis une réelle intégration à Luxembourg tant au niveau de mes activités professionnelles qu'au niveau des contacts sociaux avec mon entourage.

M.R.F.

J.T., président d'une association portugaise. Nationalité: Portugais; âge: 50 ans; profession: serrurier à l'ARBED, au Luxembourg depuis 26 ans; marié et père de 2 enfants.

Il a suivi en 1993 un cours de langue luxembourgeoise d'une année organisé par la Ville de Luxembourg deux fois par semaine le soir de 18 à 20 hrs.

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de suivre un cours de langue luxembourgeoise?

A mon avis tous les étrangers devraient avoir des connaissances de la langue luxembourgeoise! Comme je travaille à l'ARBED, j'ai pensé d'apprendre le luxembourgeois pour me faciliter mes contacts avec mes collègues de travail luxembourgeois.

Comment avez-vous eu connaissance de ces cours?

J'ai appris dans les journaux que la Ville organisait de tels cours. Je me suis inscrit

auprès du Service d'Accueil des Etrangers de la Ville de Luxembourg.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées lorsque vous avez appris le luxembourgeois?

Au début j'ai ressenti beaucoup de difficultés à me réhabituer à „aller à l'école” à 46 ans. C'était dur et il faut beaucoup de volonté. Ce n'est pas facile de répéter ses leçons après le travail surtout quand celui-ci est physiquement éprouvant.

Pourquoi avez-vous arrêté les cours de luxembourgeois après une année?

Au-delà des difficultés à suivre des cours dont je vous ai parlé plus haut, je travaille par pauses et la fréquentation régulière de ces cours m'est très difficile. J'ai changé de poste de travail et maintenant je me retrouve seul toute la journée. Vous savez, au Luxembourg on peut se débrouiller un peu partout avec le français, alors on laisse plus facilement tomber. Si on m'obligeait plus souvent à parler le luxembourgeois, je serais plus motivé.

Avez-vous des occasions de parler le luxembourgeois?

Oui, mais j'ai peur de parler, de dire quelques mots en luxembourgeois par peur de me ridiculiser. Je regrette que lorsque je suis venu au Luxembourg il y a 26 ans, il n'y eût pas la possibilité d'apprendre le luxembourgeois.

Est-ce-que quelque chose a changé dans votre vie?

Maintenant je peux comprendre de simples conversations en luxembourgeois. Quand je devais aller quelque part, p.ex. dans une administration, je me sentais mal à l'aise, j'avais peur d'affronter la situation parce que je ne parlais pas leur langue. Maintenant j'ai plus d'assurance car je peux au moins dire quelques mots, comprendre ce qu'on me dit. On m'accepte plus facilement.

Vous êtes un responsable d'une association portugaise, est-ce que l'apprentissage du luxembourgeois est un thème de discussion entre Portugais?

Non. Vous savez, les vieux Portugais ne font pas d'efforts. Ils se font accompagner par

leurs enfants lorsqu'ils ont besoin d'une traduction. La plupart ne maîtrisent même pas la langue française, car au travail ils parlent leur langue et leur temps libre ils le passent avec leurs amis portugais.

Je suis d'origine américaine, voire même sud-californienne; c'est à dire que j'ai grandi au sein d'une communauté ensoleillée avec l'esprit ouvert envers l'expérience et la science. Cela va sans dire qu'au Luxembourg, où j'ai habité depuis 15 ans, l'existence me semble en opposition avec ce que j'ai vécu avant. Mais je veux vite ajouter, qu'après tout je peux vivre ici avec ma famille en paix et en sécurité – personne ne nous a montré de l'intolérance ou de la xénophobie.

Le pays a beaucoup changé ces dernières années. Voici un extrait d'un de mes poèmes écrit en 1986 sur le Centre Aldringen:

„A rush of people / And stretched shopping bags / ... The grey, stained Post Office / With gap-toothed malingerers in the antechamber...”

Le Centre Aldringen est loin d'être encore un endroit si triste aujourd'hui.

Ce qui au début a été le plus difficile pour moi c'était de remarquer que les étrangers vivant ici souffrent d'une sorte de „déformation transnationale”, c.-à-d. ils exagèrent tout ce que, au niveau national, ils partagent en commun. Ainsi ils cachent leur individualité derrière des stéréotypes nationaux – ce qui ne favorise guère l'intégration...

Par contre, les Luxembourgeois étaient, eux, polis et honnêtes, mais sans curiosité à notre égard. Toujours gentils, ils créent une distance en parlant leur langue. Certaines coutumes m'ont aussi beaucoup perturbé: la fumée des cigarettes saturant l'air des cafés et des bâtiments publics, la vitesse qui est à l'ordre du jour et le fait que dans les deux quartiers de la ville où j'ai vécu, un gamin a été tué par une voiture roulant trop vite, et l'acceptation passive des règles établies par des personnes „en autorité” comme les médecins ou les fonctionnaires d'Etat... mais la frustration que j'ai ressentie s'est effondrée le jour où j'ai parlé avec une femme luxembourgeoise qui a partagé mes sentiments et qui m'a révélé que beaucoup de ses concitoyens souffrent aussi d'isolation et d'un manque de flexibilité. Dès lors j'ai compris que nous ne sommes pas seuls si nous essayons de comprendre les autres. Il faut simplement que nous nous donnions une voix!

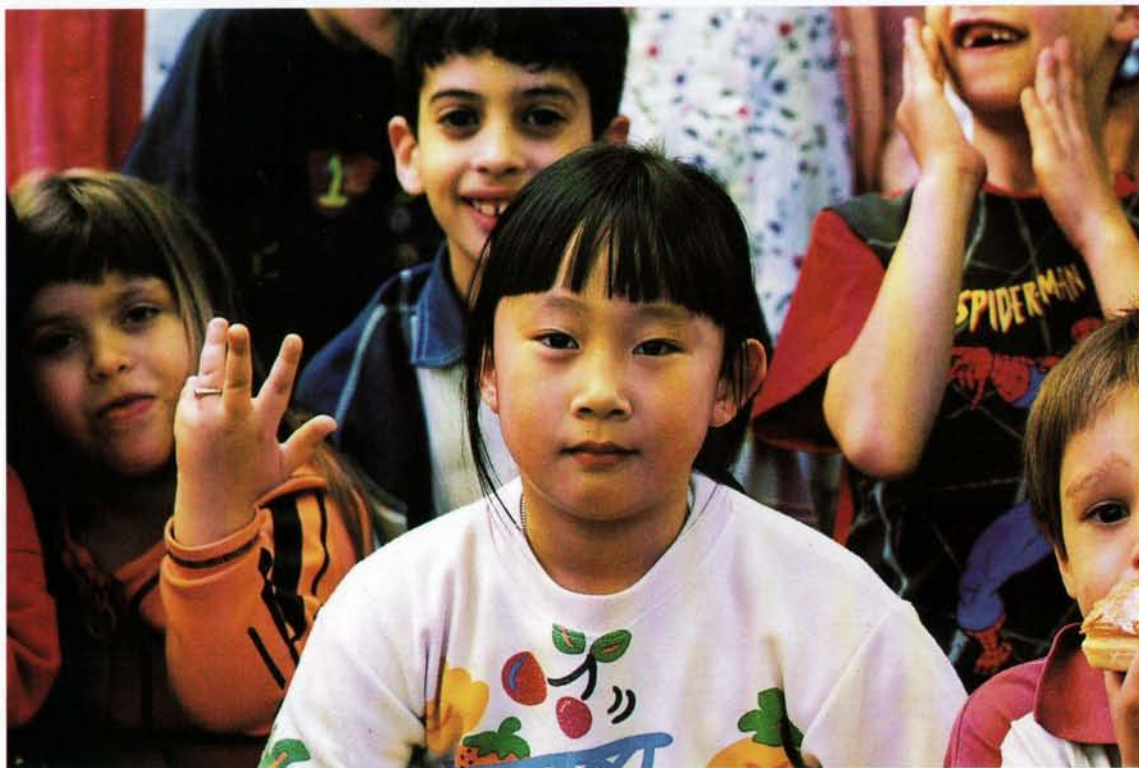
D.R.



L'équipe de l'organisation „Luxembourg-Accueil” dans le faubourg du Grund

C'est quand qu'on va où?

Quand je serai grande j'veux être heureuse,
Savoir dessiner un peu,
Savoir m'servir d'une perceuse,
Savoir allumer un feu.



Photos: Guy Hoffmann

Jouer peut-être du violoncelle,
Avoir une belle écriture,
Pour écrire des mots rebelles
À faire tomber tous les murs !

L'essentiel à nous apprendre
C'est l'amour des livres qui fait
Qu'tu peux voyager d' ta chambre
Autour de l'humanité.

Extrait d'une chanson de Renaud Séchan



L'école luxembourgeoise et les enfants étrangers

La ville de Luxembourg compte 53% d'élèves étrangers, avec dans certains quartiers des pointes de 73%, comme, par exemple, à Eich ou dans le quartier de la Gare.

Ces chiffres – certes impressionnants – traduisent mal la situation complexe à laquelle les enfants étrangers doivent faire face, pour essayer de se frayer un chemin dans notre système scolaire.

La commission consultative de la Ville de Luxembourg discute sans relâche ces problèmes et présente dans cet article un certain nombre de réalisations et de suggestions.

Les enfants étrangers n'ont pour la plupart que peu de notions de la langue luxembourgeoise lors de leur entrée dans le préscolaire. Malgré le fait que bon nombre d'entre eux sont nés au Grand-Duché de Luxembourg, ils n'ont souvent eu que peu de contacts avec le luxembourgeois. Or, c'est cette langue que parle l'enseignant dans sa classe et elle est vitale pour l'enfant afin de comprendre ce qu'on attend de lui. Il est donc important pour l'enfant étranger d'avoir la possibilité d'apprendre de manière intensive la langue luxembourgeoise au préscolaire.

Il est possible de réaliser cet objectif, en regroupant plusieurs enfants en petit groupe autour d'un autre enseignant qui viendrait dans la classe du préscolaire enseigner la

langue luxembourgeoise. Cette solution aurait l'avantage de décharger le titulaire de la classe et améliorerait sans aucun doute les conditions d'apprentissage de la langue luxembourgeoise. Cela aurait également l'avantage de permettre aux autres enfants – luxembourgeois pour l'essentiel – d'avoir „enfin” l'occasion de pouvoir faire avec l'enseignant titulaire des activités que les problèmes linguistiques des enfants étrangers rendent difficilement réalisables (récits d'histoires p.ex.).

La Ville de Luxembourg a lancé une expérience dans l'école préscolaire du Grund en proposant par moments la présence dans la classe d'un deuxième enseignant parlant la langue portugaise. Cette personne se charge d'expliquer directement le luxembourgeois aux portugais et inversement afin de garantir la compréhension pour l'enfant. L'enfant gagne en confiance car on le reconnaît dans sa propre identité, on le valorise dans sa langue. Il aborde l'apprentissage de la langue luxembourgeoise, plus confiant et sûr de lui, et il est motivé à l'apprendre. Un bilan approfondi de cette expérience pourra montrer si elle peut être étendue à d'autres quartiers.

Les classes du préscolaire de la Ville disposent depuis 1983 d'un „Billerdictionnär”. Il consiste en un ensemble de cartes avec un dessin illustrant soit un objet, soit un

mouvement. Au dos de la carte est écrite en six langues la signification de l'illustration. Cet outil facilite la compréhension des sujets abordés par les élèves étrangers. Une formation des enseignants à l'utilisation de ce dictionnaire susciterait son utilisation de façon systématique.

La reconnaissance de l'identité culturelle de l'enfant se traduit aussi lors des cours intégrés. Il s'agit de cours lors desquels les enfants portugais qui le désirent se retrouvent avec un enseignant portugais. Les autres enfants restent avec leur enseignant luxembourgeois. Les deux enseignants traitent alors la même matière: éveil aux sciences, histoire, géographie..., l'un en portugais, l'autre en luxembourgeois. Cette façon d'opérer a permis de libérer des enfants portugais les après-midi libres de leurs cours de langue portugaise. Elle permet ainsi à ces élèves de mieux comprendre les matières du programme luxembourgeois. Ces cours ont également l'avantage qu'enseignants luxembourgeois et portugais se retrouvent pour certaines excursions, à certaines occasions. Dans la plupart des cas une relation amicale fort utile s'installe entre ces enseignants, et chacun peut profiter des connaissances de l'autre. Ceci permettrait une meilleure intégration scolaire. Ces cours fonctionnent dans six bâtiments de la ville et pour certains depuis plus de cinq années. Ce



Photos: Imedia

„Une bonne formation de tous les enfants constitue le meilleur rempart au chômage et à l'exclusion.”

système a également comme avantage que les enfants ont la possibilité de participer lors des après-midi libres aux activités de loisirs dans leur quartier. Ils peuvent ainsi s'intégrer aux activités sportives et artistiques. L'intégration de l'enfant dans le milieu luxembourgeois n'en sera que favorisée.

Mais intéressons-nous encore de plus près aux enfants étrangers dans leur processus d'intégration scolaire. Nous remarquons que dans la Ville de Luxembourg leurs parents occupent des emplois manuels pour l'essentiel. Ils n'ont pas les connaissances linguistiques requises (aucune notion ni de l'allemand, ni du luxembourgeois), ni un niveau scolaire suffisant (5 à 6 années d'études primaires) pour aider leurs enfants dans leur scolarité. L'apprentissage du luxembourgeois devient donc un enjeu vital pour ces enfants afin de préserver leurs chances de réussite. Non seulement cette langue est importante pour communiquer, pour s'intégrer dans un milieu luxembourgeois, mais encore pour apprendre à lire et à écrire en allemand.

La méthode consiste à utiliser les analogies entre la langue allemande et la langue luxembourgeoise. On part du principe que la langue luxembourgeoise est bien ancrée et connue par l'enfant. Ceci est normalement le cas pour les enfants luxembourgeois. Mais, il

en va tout autrement pour les enfants étrangers. Au préscolaire, ils doivent apprendre cette langue en deux ans. Dans ces classes se retrouve souvent un nombre élevé d'élèves étrangers confrontés aux mêmes difficultés. L'enseignant doit souvent recourir au français pour expliquer quelque chose à l'enfant.

La télévision aidant, ces enfants ont hélas souvent plus de notions du français que du luxembourgeois en entrant au préscolaire. Lors de la première année d'école primaire, les connaissances hésitantes, pas assez structurées de la langue luxembourgeoise, empêchent ces enfants de faire cette analogie entre l'allemand et le luxembourgeois. Mais celle-ci est nécessaire pour assimiler la matière enseignée!

Apprendre l'allemand comme si c'était une langue étrangère, par une approche systématique du vocabulaire, de la grammaire, permettrait à ces enfants de s'y retrouver plus facilement.

Cette méthode est utilisée pour apprendre le français, mais tarde à être introduite pour l'allemand. Le nombre des échecs scolaires, dont sont souvent victimes les enfants étrangers, montre qu'il faut agir en la matière. Cette approche peut également être bénéfique aux enfants luxembourgeois dont les parents ont du mal à les suivre dans leur scolarité.

Pour terminer, signalons encore un certain nombre de mesures bénéfiques à tous les élèves et plus particulièrement aux élèves étrangers:

- l'introduction d'une année précédant la scolarisation des enfants (3 à 4 ans). Donner ainsi la possibilité à ces enfants de fréquenter une classe enfantine dans leur quartier pour avoir de cette façon les premières notions de la langue luxembourgeoise;
- l'existence de foyers scolaires dans les quartiers à forte densité d'élèves étrangers. Ceci permet, au delà des services des cantines de midi, de garantir à ces enfants un suivi scolaire que les parents étrangers ne savent pas assurer;
- offrir aux enseignants de la ville des formations continues sur les différents aspects de la scolarisation de ces enfants.

L'enseignant doit pouvoir suivre des formations continues qui tiennent compte de la réalité du terrain. Elles doivent lui permettre d'innover et de s'adapter pédagogiquement aux contraintes auxquelles il doit faire face tout seul.

Une bonne formation de tous les enfants constitue le meilleur rempart au chômage et à l'exclusion.

Luxembourgeois et étrangers, nous devons nous y employer ensemble.

Laura Zuccoli



Ich lerne Luxemburgisch...

„Ich lerne Luxemburgisch, weil ich viele Luxemburger Freunde habe und mich mit ihnen unterhalten möchte. Es ist für mich interessanter, wenn ich die ganze Unterhaltung verstehe und in ihrer eigenen Sprache mit ihnen reden kann. Das macht es auch für sie angenehmer. Die Sprache ist zudem ein Mittel, das Leben in diesem Land besser zu verstehen“, sagt S., eine junge französische Rechtsanwältin.

„Ich möchte mich besser integrieren, und seit ich mich auf Luxemburgisch ausdrücken kann, habe ich mehr Möglichkeiten, mich mit Luxemburgern zu unterhalten“, meint A. aus Irland, zur Zeit auf Jobsuche. „Ich habe beschlossen, hier zu bleiben, und finde es deshalb auch wichtig, die Landessprache zu sprechen. Und beruflich dürfte ich dadurch auch bessere Chancen haben. Die Luxemburger reagieren sehr sympathisch auf meine Versuche, ihre Sprache zu sprechen, besonders in den Geschäften. Vor allem aber möchte ich mich nicht ein Leben lang als Ausländerin fühlen.“

„Luxemburg ist seit über zwei Jahren meine Gastheimat“, meint die Psychologin M. „Es scheint mir da das mindeste, daß ich die Sprache der Menschen, die hier leben, sprechen lerne. Um ihnen näher zu sein, und um mich selbst besser zu fühlen.“

„Ich möchte mich mit den Luxemburgern in ihrer Sprache unterhalten und sie verstehen können. Eine neue Sprache macht immer Spaß und hilft auch, den Kreis seiner Bekannten zu erweitern. Und wir haben hier das Glück, eine Sprache zu sprechen, die nicht viele Menschen in der Welt verstehen“, sagt der junge Portugiese J., der durch seine berufliche Aktivität seinen Landsleuten hilft, sich bei uns wohler zu fühlen.

A., die sympathische polnische Malerin, die vor einiger Zeit mit einer sehr schönen Ausstellung im und über das Possenhaus zu begeistern wußte, formuliert ihre Beweggründe folgendermaßen:

„Ohne Sprachkenntnisse ist man gesellschaftlich und kulturell ausgegrenzt. Durch die Erklärungen, die mit dem Erlernen der luxemburgischen Sprache einhergehen, lerne ich die Gewohnheiten, Gebräuche, Sitten und die Mentalität der Luxemburger kennen. Wenn man auf der Straße anfängt, die zufällig überhörten Unterhaltungen zu verstehen, fühlt man sich fast wie im eigenen Land. Alle Rundfunknachrichten sind auf Luxemburgisch; wer auf dem laufenden bleiben will, muß die Sprache verstehen.“

Der Wunsch nach Integrierung

Sie kommen aus aller Herren Länder, einige leben schon zwanzig, dreißig Jahre bei uns, andere sind erst vor kurzem angekommen, sind gewissermaßen noch in der Orientierungsphase, wieder andere haben abgewartet, bis sie ganz sicher waren, daß sie in Luxemburg bleiben würden, ehe sie die Entscheidung trafen, die sie alle verbindet: sie wollen die luxemburgische Sprache erlernen!

Ihre Motivationen sind unterschiedlich, oder doch nicht? Hatte man vor einem halben Dutzend Jahren noch den Eindruck, daß beim Erlernen des Luxemburgischen die eigene Integrierung im Mittelpunkt stand, bzw. der Wunsch, die neue „Geheimsprache“ der Kinder zu verstehen, so scheinen zu diesen privaten Beweggründen in letzter Zeit verstärkt auch berufliche Überlegungen hinzuzukommen. Immer mehr Arbeitgeber verlangen heute, daß ihr Personal Luxemburgisch spricht, auch wenn sie selbst Ausländer sind und die Sprache nicht beherrschen. Der Mißmut der Luxemburger darüber, in praktisch allen täglichen Situationen eine andere

weil Aller-
app (traurig) —
jo Leschteg gin (mißbilli-
as kann uns noch Sorgen be-
reiten); b. «angeheitert» — du waars
gësch nawell zimlech l. gin! — wëi
se bis l. si gin, du wor d'Haus ze
kleng; c. «ausgelassen, übermütig»
— 't wor eng l. Band do zesummen —
cf. monter.

Leschtegkät, -keet F.: «Fröhlichkeit, Frohsinn» — mer wäerden em
sëng L. verdreiwen!

Leschtegen M.: «Durchfall» (spaß-
haft).

leste (wie frz.) Adj.: «leichtfüßig,
flink» — en as der sou l. a libber wëi
e Borscht vun uechtzëng Jor.

Lëster M.: «Glanz, Schimmer» —
frz. lustre — s. Lüstër.

Lëtpoul M. s. Léitsch.

Lëtscheisen N. s. Léitsch.

Lëtscheblumm F.: «die Blüte je-
der schilffartigen Pflanze» — s. Lësch.

Lëtschestack M.: «Schilfbüschel».

**Lettrine (wie frz., Ton 1, Drucker-
spr.) F.:** 1) (kleiner, hoher) «Noten-
buchstabe» (als Hinweis); 2) «Ini-
tiale» (verzierter Anfangsbuchstabe
bei einem neuen Kapitel).

Letz I F.: a. «Garn- oder Haar-
strähne»; b. «Litze eines Drahtseiles».

Letz II F.: «Name der Stadt-
quartiere im alten Echternach» —
dort gab es sieben Letzen, deren Be-
wohner die entsprechenden Teile der
Stadtmauer unterhalten und bewachen
mußten. Jede L. hatte einen **Letzmees-
ter M.:** «Letzmeister».

L. F.: «Kurzwort für Lek-
— hien huet hir missen
Rätsel: wuefir
zou, wann e
sëng L.

Sprache als ihre Muttersprache sprechen zu müssen, hat zweifellos zu dieser Haltung beigetragen. Was in der Praxis natürlich nichts daran ändert, daß die meisten Luxemburger in Restaurants, Geschäften und im Berufsleben trotzdem Französisch oder Deutsch sprechen, sobald sie am Akzent ihres Gesprächspartners dessen eigene Sprache erkennen. Es ist dies übrigens eine der Hauptklagen der vielen Luxemburgischschüler: sie geben sich jahrelang Mühe, die Sprache zu erlernen, und dann will kein Luxemburger Luxemburgisch mit ihnen reden!

„Ich möchte meine eigenen Fremdsprachenkenntnisse verbessern“, argumentiert so manch einer und vergißt dabei, daß er sich jahrelang über französischsprechendes Personal, also über die Notwendigkeit, seine Fremdsprachenkenntnisse zu verbessern, geärgert hat. Und verdrängt gleichzeitig die Tatsache, daß er sich selbst nicht die Zeit nehmen will, die der Umgang mit Sprachanfängern nun einmal verlangt: in der Auseinandersetzung um das Erlernen der Luxemburger Sprache sind es vor allem die Luxemburger, die ihren Teil der gemeinsamen Aufgabe nicht übernehmen! In der Praxis geht das soweit, daß verschiedene fortgeschrittene Luxemburgischschüler sich in einen Konversationskurs einschreiben, „weil das der einzige Ort ist, wo wir tatsächlich Luxemburgisch sprechen können“.

jaasen.

maquillieren — s. mackijieren.

Makréil, Magréil F.: 1) «Nase» (*Chondrostoma nasus*) — cf. Goldmakréil; 2) «Makrele» (*Scomber*) — dafür meist: Mack(e)ro (s. d. sub 1).

Makulatur F.: 1) «mißratene Druckarbeit»; 2) «überzählig gedruckte Zeitungen».

mal à propos (wie frz.) Adv.: «zur Unzeit, ungelegen, unschicklich».

mal content (à la) (wie frz.) Adv.: «kurz abgeschoren» (Ga — veraltet).

malade (wie frz., lok.: Echt.) Adj.: «krank» (mit Bezug auf die geistige Haltung) — ech weess, vu wat s du m. bas (was dir fehlt).

Malaise (wie frz.) M.: 1) «Unwohlsein»; 2) «Unzufriedenheit, Verstimmung» (meist koll.) — 't as e M. ënner de Leit.

maläseg, malänzeg (Echt. malaiseg) Adj.: «unhandlich, übergroß» — wat soll ech mat deem maläsegen Hummer? — Echt.: dee malaissig grussen Hoamer fir dei poar Neel anzeklipen.

malakeg, melakeg Adj.: 1) «müde, schlapp, an allen Gliedern wie zerschlagen»; 2) «aussätzig» (veraltet); 3) «skrofulös»; Abl. **Malakegkät, -keet F.:** «Müdigkeit, Schlappheit» — 't as mer iwwel vun elauter M. a Verdross u mir selwer.

malauen trans. Verb.: «schwarze Punkte auf die Zähne älterer Pferde einbrennen, um sie jünger erscheinen zu lassen» — cf. Kontermaark sub 1.

Malbruck Pers.: «Name des engl. Generals Marlborough, der im spanischen Erbfolgekrieg (1701-1714) sein Hauptquartier in Mandern hatte (beim französischen Grenzstädtchen Sierck gelegen). Der Name ist lebendig geblieben durch den Malbruckswon (s. d.) und das spätere Malbruckslidd

Malbruckswon M.:

wagen» (dessen Vort. Echternacher Pfarrer Kol. die Wagen zu sein sche. Marlborough zum Transport des p. p. p. der Soldaten eingeführt hatte — en huet e Marsch wéi e M. (einer schwerfälligen Gang); 2) «Müllerwagen» (ohne Bretter - Tockert); 3) «zweirädriges Bauernwägelchen».

Maldonne (wie frz.) F.: «unrichtige, fehlerhafte Kartenverteilung» (beim Spiel) — 't as M., du muss nach eng Kéier gin (auch übt. im Leben: ungerechtes Schicksal, Pech) — cf. vergin sub A. 2).

Malediktoun F.: «unglückliches Schicksal, Fluch» — 't läit wél eng M. op deem Haus (wenn eine Kette von Mißgeschicken sich dort ereignet hat).

Malefitz, Malefitzert M.: «schlechter Mensch» — wann ä mat sou engem M. ze dongen huet, da muss än sech an uecht huelen.

Malefitzkärel M.: «Malefizkerl» a mat deem M. hues du Emgank

malefitzeg Adj.: «böseartig» m. Bouwen, dei friessen enger schelen hallef zeideg an den Gäert (in den eingefriedigte

Malentendu (wie frz., T. M.: «Mißverständnis»

Mal(e)paartes Stelle höhle» (in d. Miers unterhalb S. n. gen).

„(n)“

...um mich nicht ein
Leben lang als Ausländer
zu fühlen

Keiner spricht Luxemburgisch mit mir

E. ist verzweifelt. Das Schicksal hat sie aus der belgischen Hauptstadt in ein kleines Nest an der deutschen Grenze verschlagen: keine Menschenseele auf der Straße, niemand, mit dem sie sich unterhalten kann.

Zuerst sollte der Aufenthalt in Luxemburg nur vorübergehend sein, doch dann beschloß man, ein Haus zu kaufen und im Lande zu bleiben. E. hatte in einer ersten Etappe begonnen, Deutsch zu lernen, und die Kinder wechselten nach einem eher schwierigen Aufenthalt in einem luxemburger Kindergarten nach Deutschland in die Primärschule — und fühlten sich nirgends zugehörig.

Inzwischen spricht E. fließend Luxemburgisch, findet aber selbst, daß sie noch immer Schwierigkeiten hat, es vom Deutschen und Niederländischen zu unterscheiden. Aber die Luxemburger sprechen nicht Luxemburgisch mit ihr, sondern Französisch. „Ich habe die unmöglichsten Dinge probiert, um Luxemburgisch sprechen zu können“, meint sie. Sie versuchte es schließlich in einem Altersheim, fing an, einmal die Woche eine neunzigjährige Dame zu besuchen, um ihr, auf luxemburgische, Gesellschaft zu leisten. Doch die alte Dame hatte wenig Lust auf Unterhaltung.

Die Kinder sind inzwischen in einer luxemburgischen Sekundarschule und fühlen

sich hier wohl. „Mein Sohn“, meint E. „ist luxemburgischer als die Luxemburger selbst, möchte sich naturalisieren lassen, besteht darauf, daß ich im Supermarkt luxemburgische Produkte kaufe!“ Aber mit der Mutter zu Hause will keines der Kinder Luxemburgisch sprechen...

Die Kinder, die hier im Lande aufwachsen und spontan die Sprache erlernen, sind natürlich auch heute noch eine wichtige Motivation für viele unserer ausländischen Mitbürger, ihrerseits die Landessprache zu

erlernen. Nicht nur um die neue Sprache des eigenen Nachwuchses zu verstehen, sondern auch, um sich mit den kleinen Freunden ihrer Kinder unterhalten zu können. Die meisten Kinder jedoch helfen ihren Eltern nicht bei ihrem Lernprozeß: ihnen sind die stolpernden sprachlichen Gehversuche der Eltern eher peinlich.

Manche sehen sich auch durch die Familie ihres Partners gezwungen, Luxemburgisch zu lernen. Nicht jeder Luxemburger fühlt sich wohl beim Gebrauch einer Fremd-





sprache, und vor allem die Kriegsgeneration hat die durch die deutsche Okkupation bedingten Sprachlücken nicht immer kompensieren können.

Dies ist auch einer der Gründe, warum verschiedene Krankenhäuser von ihrem Pflegepersonal Luxemburgischkenntnisse verlangen und gegebenenfalls im eigenen Hause Kurse organisieren.

Die kleinen Dinge des Alltags

Den Ausschlag, sich in einen Luxemburgischkurs einzuschreiben, geben also nach wie vor, entgegen dem Eindruck, daß die beruflichen Gründe heute eine größere Rolle spielen, die kleinen Dinge des Alltags: das Unvermögen der ausländischen Hausfrau, sich mit ihrer Nachbarin zu unterhalten, ein Gefühl des Unbehagens, wenn im Freundeskreis sämtliche Luxemburger wegen eines einzigen Ausländers Französisch sprechen, Kommunikationsprobleme im Vereinsleben, der Wunsch, auf die eine oder andere Weise mit Kindern und Jugendlichen zu arbeiten, die positive Erfahrung, in einem Geschäft freundlicher behandelt zu werden, wenn man ein paar Brocken Luxemburgisch spricht, das Bedürfnis, verstehen zu können, was die Menschen im Bus, im Zug, in der Kneipe miteinander reden, also auch die Befriedigung der eigenen Neugierde. Für viele ist es auch eine Frage des Respekts gegenüber den Bewohnern eines Landes, in dem sie sich wohl fühlen, das eigene Interesse am Leben, der Kultur, den Traditionen und der Mentalität des Gastlandes, der Wunsch, auch mal etwas auf luxemburgisch lesen zu können.

Offizielle Examina

Wer aus beruflichen Gründen Luxemburgisch lernt, dem kommen natürlich auch die offiziellen Examina entgegen, die im Juli 1994 zum ersten Mal im *Centre de Langues Luxembourg* abgehalten wurden und seitdem zweimal jährlich stattfinden. Auf vier, den internationalen Normen angepaßten Niveaus, kann man hier seine Sprachkenntnisse testen

und durch das entsprechende Zeugnis offiziell bestätigen lassen, vom Zertifikat über das erste und zweite Diplom bis zum höchsten Diplom.

In den sechs Examenssessionen, die bis März 1997 abgehalten wurden, schafften 827 Kandidaten die eine oder andere dieser Prüfungen, davon bemerkenswerterweise 75 das zweite Diplom und drei das höchste Diplom.

Doch nicht nur in den pragmatischen Dingen des Lebens spielt das Erlernen unserer Sprache eine Rolle. So mußte Fr. jahrelang einen ihr zeitlich ungelegenen Gottesdienst besuchen, weil dieser auf französisch war. Inzwischen spricht sie fließend Luxemburgisch und kann einen für sie viel praktischeren Gottesdienst auf luxemburgisch besuchen.

Auch für An., eine junge Schweizerin und ausgebildete Theologin, ist die Frage von Sprache und Religion eng miteinander verknüpft. Drei Jahre lang arbeitete sie mit ihrem luxemburgischen Mann als Missionarin in Brasilien, bevor sie sich in Luxemburg niederließen, wo An. heute in der Erwachsenenbildung tätig ist. Mit ihrem Mann spricht sie Schweizerdeutsch, weil sie in ihrer Muttersprache komplexere Gedanken und Emotionen zum Ausdruck bringen kann. Passiv erfaßte sie das Luxemburgische schnell, doch für ihren derzeitigen Job wurden auch aktive Luxemburgischkenntnisse verlangt. Zu Recht, weiß An. heute, denn bei Diskussionen auf hochdeutsch sagen die Teilnehmer nicht das gleiche, wie wenn sie Luxemburgisch spre-

chen. So daß heute, auch wenn An. einen Vortrag auf deutsch hält, die anschließende Diskussion auf luxemburgisch stattfindet.

Die etwas älteren Luxemburgischschüler können durchaus die Entwicklung feststellen, die es in den letzten Jahren in Sachen Luxemburgischkurse gegeben hat. Von den rund 250 Schülern, die allein die Stadt Luxemburg dieses Jahr betreute, finden wir 8,14% in der Altersgruppe der 60-69jährigen und einen Schüler in der Gruppe der 70-79jährigen.

B., der in seiner Pension Luxemburgisch lernt, stellt mit Genugtuung fest, daß die europäischen Beamten, denen es lange Zeit nicht wichtig erschien, irgendwelche Integrationsversuche zu unternehmen, heute eigene Luxemburgischkurse haben. Der Übersetzer M. seinerseits wollte bereits 1960 Luxemburgisch lernen, doch damals gab es noch keine Möglichkeit, diesen Wunsch in die Praxis umzusetzen. Heute, ebenfalls pensioniert, geht er regelmäßig in seinen Konversationskurs.

Auch D. gehört zu dieser Altersgruppe. „Als ich jung war, gab es noch keine Luxemburgischkurse“, erinnert sie sich. „Und mit drei Kindern hatte ich auch keine Zeit.“ Heute hat sie mehr Zeit, wenn auch nicht immer: die mehrfache Großmutter ist viel gefragt. Dafür ist sie den Rest der Zeit mit umso größerem Eifer bei der Sache.

Zahlreiche Angebote

An Kursangeboten fehlt es heute wirklich nicht mehr: große Firmen und Gemeinden bieten Kurse an, die „*Action Lëtzebuer-gesch*“, auf deren Initiative die Luxemburgischkurse zurückgehen, ist nach wie vor auf diesem Gebiet aktiv, eine Reihe Privatschulen werben mit Intensivkursen um Kunden, und das staatliche *Centre de Langues* erfaßt jährlich Hunderte von Luxemburgischschülern. Daneben gibt es Rechtschreibungskurse, und dies nicht nur für angehende Staatsbeamte...

Natürlich gibt es Preisunterschiede zwischen diesen Angeboten, doch wird die Wahl auch von Zeitpunkt und Frequenz bestimmt.

Die Stadt Luxemburg sieht ihre Sprachkurse in erster Linie als einen Weg zur besseren Integrierung

13 Luxemburgischkurse organisierte die Stadt Luxemburg im Schuljahr 96/97, drei ihrer acht Lehrer sind portugiesischer Herkunft. Da die hauptstädtische Gemeinde ihre Sprachkurse in erster Linie als einen Weg zur besseren Integration sieht, finden die meisten am Tag statt, um so auch jungen Müttern ihren Besuch zu ermöglichen. Zusätzlich zum eigentlichen Sprachunterricht stehen kulturelle Initiativen auf dem Programm: thematische Führungen, Theaterbesuche, Filmvorführungen, Lesungen und ein Ausflug zum Jahresabschluß.

Was die Nationalitäten der Schüler anbelangt, führen auch hier, wie fast überall, die Franzosen mit 23,53%. Da sie gezielt angesprochen werden, stellen die Portugiesen bei den Kursen der Hauptstadt die zweitgrößte Schülergruppe dar mit 21,72%, gefolgt von den Deutschen und über dreißig anderen Nationalitäten.

Im *Centre de Langues* schreiben sich inzwischen jährlich etwa 600 ausländische Mitbürger in die Luxemburgischkurse ein, was mit den üblichen Abgängen und Zugängen über 300 Schülern pro Session (ein Schuljahr hat sechs Sessionen) entspricht.

Natürlich ist das Erlernen unserer Sprache kein leichtes Unterfangen, schon gar nicht für Erwachsene, die neben ihren zahlreichen beruflichen und familiären Verpflichtungen



auch noch 1-5 Mal die Woche die Schulbank drücken sollen.

Wer jedoch dabei durchhält, erfährt nicht nur, zusätzlich zu den neuen Sprachkenntnissen, so manches über das Leben in Luxemburg, lernt nicht nur Zusammenhänge verstehen, die ihm bis dahin unverständlich waren, sondern erlebt auch die eigene Muttersprache aus einer neuen Perspektive. Dies ist besonders wichtig für Schüler, die aus Ländern kommen, wo die sprachliche und kulturelle Prägung sehr stark ist. Die Erfahrung, daß der Satzbau, das Geschlecht der Wörter, die Denkschemen der eigenen

Sprache nur eine Möglichkeit unter vielen sind, also nicht die Norm schlechthin, kann ganz neue intellektuelle Dimensionen eröffnen.

Die Luxemburgischkurse erleben zur Zeit einen regelrechten Boom, und die Nachfrage könnte in Zukunft vielleicht noch durch das aktive und passive Wahlrecht für Ausländer verstärkt werden. Wie stark sich diese politische Komponente auswirken wird, läßt sich im Augenblick noch nicht sagen. Tatsache ist, daß die im *Centre de Langues* im Verlauf des 96/97er Schuljahres abgehaltenen Formationskurse für angehende Luxemburgischlehrer einen unerwarteten Anklang fanden: 76 Teilnehmer absolvierten diese Seminare mit Erfolg.

Doch nicht nur hierzulande und in den nahen Grenzgebieten ist das Interesse für unsere kleine Sprache groß: auch an einer Reihe ausländischer Universitäten, von Amerika bis Rußland, gibt es Luxemburgischspezialisten. Erwähnen wir stellvertretend nur die Universität von Sheffield (GB), wo es seit zwei Jahren ein *Centre for Luxembourg Studies* gibt, an dem bislang über vierzig Studenten unsere Sprache erlernt haben. Nicht etwa, weil sie nach Luxemburg kommen und hier einen Job finden wollen, sondern einfach aus akademischem Interesse...

Josiane Kartheiser

*Ech léiere mech
lëtzebuergesch schreiben*

von Emil Schmit

2. Oplo

Beiträge zur Luxemburgischen Sprach- und Volkskunde
Nr. X

ROBERT BRUCH

PRÉCIS POPULAIRE DE
GRAMMAIRE LUXEMBOURGEOISE

LUXEMBURGER GRAMMATIK
IN VOLKSTÜMLICHEM ABRISSE

Avec 16 cartes • Mit 16 Karten

Troisième édition
revue par Léon Senninger
Dritte durchgesehene Auflage

LUXEMBOURG
Editions de la Section de Linguistique de l'Institut gr.-d.
1973



Les bienfaits de la langue luxembourgeoise

„Apprendre un dialecte? Moi? Non! Jamais!”

Que mes collègues de nationalité luxembourgeoise me pardonnent cette dénomination. En réalité, du point de vue purement linguistique, la langue luxembourgeoise appartient aux familles des dialectes (Mosel-fränkisch). Du point de vue social, la discussion est toute autre. Saviez-vous que même une grande partie de la région d'Arlon, en Belgique, parle ce dialecte?

Je n'étais pas raciste, mais presque... les jours où je défendais ce point de vue avec acharnement. Ah non, moi qui avais été membre très actif de l'action „ABN” (*Algemeen Beschaafd Nederlands*) à Gand dans les années soixante (action qui œuvrait pour la disparition de l'emploi des dialectes flamands dans la vie politique et culturelle, en faveur d'une langue plus unifiée et plus proche du „vrai Néerlandais”), je n'allais pas me livrer à une étude dans le sens inverse. Parce que le sort m'avait projetée dans le Grand-Duché. (Le bon Dieu pardonnera beaucoup aux jeunes femmes amoureuses, j'en suis convaincue). J'avais dû quitter mon terroir, je n'allais pas encore une fois quitter mes „principes”...

En plus, à Luxembourg, tous parlent l'allemand ou le français.

Têtue, je suis restée pendant des années et des années, et je trouvais une argumentation supplémentaire dans le fait que le luxembourgeois ressemblait (parfois!) tellement à l'allemand que j'étais sûre de faire des erreurs par après dans le *Hochdeutsch*. Par simple contamination.

Si loin, si bon.

Toujours est-il que je restais assez étrangère, non intégrée dans le pays où mes enfants grandissaient et où je passais, une année après l'autre, la plus grande partie de ma „jeunesse”.

J'étais arrivée au stade de la compréhension, sans aucun effort spectaculaire, après 15 ans de séjour dans ce pays. Les copains des enfants, les clubs de sport, la radio, les voisins... et je me sentais de plus en plus inconfortable dans ma situation de „rejet” de la langue du pays.



Après tout, c'est normal que les gens qui s'installent dans un pays s'adaptent à la situation de leur pays d'accueil? Certains de mes „principes” se heurtaient à certaines autres de mes convictions.

Il me fallait un déménagement, dans le même village, deux rues plus loin, et une voisine luxembourgeoise sympa et socialement très active pour me faire comprendre qu'une langue est plus qu'une construction linguistique. Que la première fonction de toute „langue” est la communication pure et simple. Me retrouvant avec un groupe de voisins luxembourgeois, tous membres de la chorale dans laquelle ma fille chantait, je commençais à être gênée de ne pas parler leur langue. Je ressentais comme malsain que toutes ces personnes, qui se connaissaient si bien, soient obligées de parler une langue étrangère entre elles à cause de ma présence dans le groupe et parce que moi je refusais d'apprendre leur langue.

Et oui... je changeais d'idées!

Après quinze ans! Je me suis inscrite à un cours du soir, organisé par la Ville de Luxembourg (au prix de 500 francs l'année!)

Ce prix a entretemps augmenté: 1.200 Flux par année pour les résidents de la ville. 1.800 Flux par année pour les non-résidents de la ville.

C'est clair que je n'allais pas m'inscrire en première année: après tout, je parlais le néerlandais, l'allemand, le français, l'anglais. Et cette „langue” luxembourgeoise avait des éléments de tout ceci. Non?

Ambitieuse, vaniteuse, je sautais une année d'études et je me rendais toute fière en deuxième année. Tout allait bien jusqu'au moment, bien sûr, où je devais rater plusieurs leçons pour raisons de service ou familiales...

Bref: le cours de luxembourgeois est le seul dans ma carrière d'étudiante que j'ai dû doubler... bien que l'examen ne soit qu'oral, je n'avais pas obtenu mon certificat d'assiduité... O Mamm!

Cours de modestie gratuit!

Cela n'allait pas m'arriver une autre fois. À partir de ce moment je m'étais armée d'un walkman et de cassettes. „Mir kafe Miwwelen” („Nous achetons des meubles”), „Mir plënnern” („Nous déménageons”) et autres thèmes de la vie quotidienne. C'est

„Entre-temps, j'avais appris que rien ne valait les exercices pratiques. Le lieu préféré, et le moins suspect, pour étaler mes nouvelles connaissances, me semblait le marché du samedi, au *Knuedler*.”



surtout le dimanche, en cuisinant, que j'ai appris, et stocké dans ma mémoire, tout un vocabulaire indispensable à la conversation „hei am Land” („ici, dans ce pays”). Avec succès!

Entre-temps, j'avais appris que rien ne valait les exercices pratiques. Le lieu préféré, et le moins suspect, pour étaler mes nouvelles connaissances, me semblait le marché du samedi, au *Knuedler*.

Ainsi, un beau samedi de printemps, je me retrouvais chez moi le soir avec un panier plein de légumes dont je n'avais nullement besoin: je les avais achetés pour la simple raison que je savais prononcer leur nom. Je me suis ensuite exercée dans l'art de la congélation, pour le même prix...

Peu à peu, j'ai élargi mon champ d'application. D'abord la voisine, qui était toujours prête à corriger mon „terrible accent”, puis le coiffeur en ville, qui me regardait comme si j'avais changé de planète (tout d'un coup, cette dame belge se met à parler une langue incompréhensible... comme si elle était d'avis que je ne parle plus le français.) Je ne suis plus jamais retournée chez ce monsieur ingrat. Et,

„A partir du moment où je comprenais à peu près tout, que je prononçais physiquement ces mots inhabituels, beaucoup de choses devenaient plus vivantes et je découvrais la couleur intense du for intérieur des personnes comme on découvre la profondeur d'un tableau de peinture.



Photos: Imedia

last but not least, j'ai „étalé" mes nouvelles connaissances linguistiques dans mes contacts avec l'administration luxembourgeoise.

Croyez-moi, c'est une expérience à faire! Déjà dans toute langue je pense pouvoir dire que l'administration luxembourgeoise est très serviable et très correcte. Mais en parlant luxembourgeois, même avec „*dësen terriblen Accent*", vous n'en croyez pas vos oreilles ou vos yeux. Toutes les portes s'ouvrent.

Ceci n'est nullement exagéré. C'est vous dire que le fait de parler la langue du pays met en œuvre quelque part une partie spéciale du cœur luxembourgeois. Il doit y avoir une troisième „chambre", dans ce cœur, destinée à l'accueil des étrangers qui se donnent la peine de parler le luxembourgeois.

A part cette expérience avec mon entourage, en plus petit et en plus grand cercle, j'ai découvert encore un changement très important, tout indépendant des autres. Moi-même, j'ai commencé à voir les Luxembourgeois de façon toute autre! A partir du moment où je comprenais à peu près tout, que je prononçais physiquement ces mots inhabituels, beaucoup de choses devenaient plus vivantes et je découvrais la couleur intense du for intérieur des personnes comme on découvre la profondeur d'un tableau de peinture.

Comment vous expliquer cette expérience?

Je pense que simplement le „vécu" de ces gens devenait finalement visible pour moi et que dès lors j'étais capable de voir beaucoup de choses sous une autre lumière. Et vous savez, c'est ce genre de lumière qui fixe la couleur, qui en cause les nuances.

Même le paysage me semblait devenu plus proche de moi et plus étendu. Dans certains mots luxembourgeois ce paysage se reflète – vraiment –; le bruit du vent dans les forêts résonne dans certaines intonations, la stabilité du hêtre et du chêne se miroite dans les conjugaisons des verbes...

Toute approche poétique à part, depuis mon pèlerinage vers la langue luxembourgeoise, je suis convaincue du rôle de communication de la langue du pays, qui est celle du peuple. Qu'elle soit parlée par 30 millions de personnes, ou par 3 millions ou 300.000: peu importe dans sa fonction de moyen d'expression et de compréhension. Ce qui importe est le fait que les gens dans „ma rue", dans „mon village", „ma ville", „ma région" – ou au moins celle où j'habite, où je me promène, où je vis – parlent cette langue et que je suis capable de mieux communiquer avec eux, de mieux les comprendre et qu'ils me comprennent mieux aussi. Qu'un véritable dialogue puisse s'instaurer par la langue. J'ai également appris à déchiffrer une partie de leur histoire, de leur acquis génétique collectif.

Tout ceci est simple question de qualité de vie, si vous voulez.

Je regrette sincèrement de ne pas avoir appris la langue luxembourgeoise dès mon arrivée dans ce pays... il y a 27 ans déjà. Depuis 12 ans seulement, je me débrouille en *Lëtzebuergesch* et depuis quelques années, de temps à autre le journal télévisé en luxembourgeois me sert de leçons de perfectionnement. Cette émission („*Eng Stonn fir Letzebuerg*", le soir à 19.00 heures – devinez sur quel poste?) est, du point de vue journalistique, plutôt d'un rythme trop lent, mais c'est exactement cette caractéristique qui me

permet d'apprendre davantage. Rien ne vaut plus que le matériel audio-visuel actualisé pour l'apprentissage d'une langue.

A partir de mes expériences, je ne peux que promouvoir vivement les cours de luxembourgeois. C'est le conseil que je me permets de donner aux nouveaux collègues. Même s'ils (si elles) ne comptent pas rester longtemps dans le pays. (Après tout, moi aussi, j'étais venue, en 1969, pour une période de trois à cinq ans...). C'est dommage de perdre du temps précieux pour découvrir la richesse de ce terroir. Même si on repart, les souvenirs seront plus colorés, plus intenses et par-là plus agréables et plus faciles à „rappeler à l'écran".

S'il est difficile, cet apprentissage? Oui et non. D'une part, il n'est pas évident d'apprendre une langue qu'on ne peut pas facilement vérifier dans les livres. A partir de l'écrit, elle ressemble vraiment au chinois. D'autre part, il est vrai que même les „*Stacklëtzebuerger*" (les luxembourgeois les plus autochtones) se trompent parfois et ils ont le droit de faire ainsi. En plus, la prononciation diffère tellement de la Moselle à l'Oesling, que des différences ne sont pas tout de suite choquantes.

Les cours de luxembourgeois sont fréquentés par des étrangers de tous horizons: Américains, Japonais, Capverdiens, Chinois... Même par des Belges... Et tous y arrivent.

Et „mon" allemand?

Il est vrai, il m'arrive de faire des erreurs typiquement luxembourgeoises dans la langue de Goethe.

Il y a toujours un prix à payer...

Ann Van der Perre

L'auteur est fonctionnaire à la Cour de Justice européenne, et cet article a paru pour la première fois au No 45 du Bulletin de cette institution.

Avis aux amateurs

Aujourd'hui, il y a plusieurs organisations publiques et privées qui organisent des cours de luxembourgeois, pendant la matinée ou pendant la soirée, au rythme de l'année scolaire.

Toute information utile sur le sujet peut être obtenue auprès des services de la Ville de Luxembourg, Bâtiment Petit Passage, 9 rue Chimay à Luxembourg - tél. 4796-2751. Monsieur Henri Neyen sera ravi de vous raconter toutes les possibilités.

Beaucoup d'administrations communales organisent des cours gratuitement. Il y a même des cours de luxembourgeois organisés à Thionville et à Arlon, spécialement destinés aux jeunes à la recherche d'un emploi au Grand-Duché.

Autre adresse importante: „*Eis Sprooch*" Asbl („Notre langue"), 5, rue Large, Luxembourg.

Ce comité organise, chaque année, un stand de promotion de la langue luxembourgeoise à la Foire internationale, en automne; cette exposition vaut le détour. „*Eis Sprooch*" est également l'éditeur d'une revue du même nom, contenant des textes littéraires et autres en langue luxembourgeoise. De véritables „puzzles", parfois très amusants...



INFO-ACCUEIL

Une adresse utile
pour résidents
en quête
d'information

Dans quelques mois, le bureau communal Info-Accueil localisé parmi les services de population du „Petit Passage” soufflera ses 20 bougies d'existence; deux décennies d'aide concrète s'achèveront ainsi comptabilisant une panoplie étonnante d'interventions personnalisées et d'initiatives plus collectives visant toutes le même but, à savoir l'insertion plus aisée et harmonieuse de ses usagers dans le tissu social de la ville.



Lieu de vie, de travail, d'études et de loisirs de quelque 80.000 habitants, la ville de Luxembourg se situe aujourd'hui en tête des capitales européennes pour le multiculturalisme de sa population issue de 117 nationalités diverses avec une composante non luxembourgeoise dépassant les 52% de l'ensemble



C'est la prise en compte de ces développements démographiques ainsi que l'insistance des associations italiennes, espagnoles et portugaises de la ville souhaitant une pratique informative plus généreuse et plurilingue au sein de l'administration municipale qui furent à l'origine de la triple décision prise par les autorités municipales en 1978, à savoir: l'édition du bulletin *Ons Stad* avec ses pages jaunes d'informations utiles en quatre langues, l'instauration de la première commission consultative paritaire pour étrangers du pays, enfin la création d'un service d'Informations et d'Accueil des Etrangers (SIAE). Originellement conçu comme point de chute pour les ressortissants étrangers en quête d'information et de conseil – qu'ils soient nouveaux arrivants ou établis de longue date – le SIAE a évolué ces dernières années en direction d'un service d'information pouvant intéresser la population tant étrangère que luxembourgeoise. De nos jours, le personnel du service, un assistant social et une employée plus particulièrement compétente dans l'aide administrative, est consulté pour la diversité des problèmes qu'un ancien ou futur concitadin peut encourir lors de son établissement, séjour ou temps de loisir en ville. Informer, conseiller et orienter, voilà en somme les mots-clés qui résument le mieux la mission d'*Info-Accueil*, ouvert au public du lundi au vendredi, de 8.00-11.30 et de 13.30-16.30.

Pour se rendre au SIAE, rien de plus facile. Ses bureaux se situent dans le bâtiment administratif du „Petit Passage” à proximité des services de population, là où chaque résident signe un jour ou l'autre sa déclaration d'arrivée, retire un certificat de résidence, ou fera changer sa carte d'impôts; cette localisation centrale favorise à coup sûr un contact aisé et direct avec le personnel d'*Info-Accueil*.

Ce contact s'établit d'ailleurs d'une manière très simple. La plupart des visiteurs

qui furent environ 5.000 en 1996, passent en coup de vent; d'aucuns préfèrent arranger un rendez-vous préalable.

La communication linguistique entre usagers et permanents ne constitue (en principe) pas d'obstacle majeur. Dans la grande majorité des cas, le SIAE peut se passer d'interprètes, puisque son personnel dispose, en plus des langues usuelles du pays, de bonnes notions de portugais, d'italien, d'espagnol et d'anglais. Parfois, les visiteurs se font accompagner d'un traducteur ami ou parental. Cette relative autonomie du SIAE en matière d'interprétariat met à l'aise les usagers qui y perçoivent un supplément de discrétion dans la prise en charge de leur situation.

Les questions et demandes soumises au SIAE concernent des domaines aussi variés que l'entrée et le séjour au Grand-Duché, la vie professionnelle, la sécurité sociale, les institutions du pays, les services offerts par l'administration municipale, la formation des adultes, etc. etc.

Suivant le cas, la réaction du permanent revêtira la forme d'une primo information sur les conditions générales de vie et de travail en ville incluant les formalités d'établissement, la scolarité, les transports publics, etc.. D'aucuns attendent des renseignements généraux sur les prestations de la sécurité sociale luxembourgeoise, les tarifs préférentiels communaux, les institutions d'aide, de placement ou de gardiennage.

L'accomplissement de formalités administratives n'étant pas le fort d'un chacun, il arrive fréquemment que les visiteurs demandent un coup de main dans la rédaction de leur courrier indispensable en matière d'habitat, de fiscalité, de prestations sociales, de naturalisation etc. Occasion pour une entrevue d'un autre type peut être une situation personnelle vécue difficilement en rapport avec l'éducation, la santé, les relations familiales, etc.. Il est bien entendu qu'en cas

de besoin et d'accord de l'intéressé, le permanent contactera des services mieux équipés pour la solution du problème.

Par ailleurs, le SIAE a pour mission de développer des initiatives d'un type plus collectif visant plus particulièrement l'aide à l'intégration dans la société d'accueil. Mis à part le lancement du programme interculturel „Regards sur la culture” en 1989, on peut citer l'organisation de cours de langue et de culture luxembourgeoises ceci en réponse à la nombreuse demande que lui en font tout au long de l'année salariés, employeurs, conjoints ou demandeurs d'emploi. Pour la session courante, la seizième depuis 1980, le nombre des inscrits se chiffre à 250 personnes. Débutant fin septembre, ces cours se donnent essentiellement durant la matinée dans les quartiers de Limpertsberg, Belair, Bonnevoie et Centre-Ville. Un programme culturel périscolaire de visites guidées, films, conférences et théâtre agrémenté l'apprentissage linguistique proprement dit et permet aux élèves de mieux connaître la culture de leur pays d'accueil.

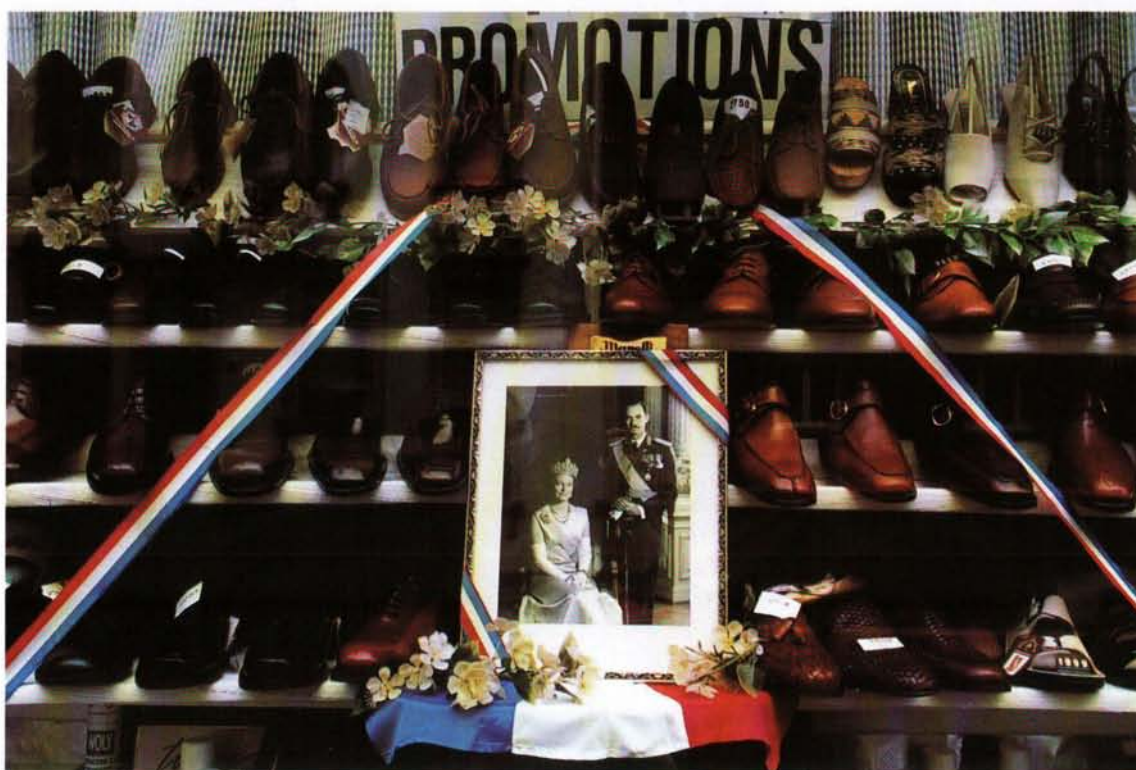
Comme les institutions de formation de la ville offrent aux adultes bien d'autres possibilités pour perfectionner leur savoir, le SIAE s'efforce de mieux faire connaître cette offre. Il soumet à la consultation des nombreux visiteurs intéressés son vaste fichier sur les cours enseignés en ville: langues, arts, formation professionnelle, musique, sports, etc.

Enfin, quand un particulier cherche à s'engager dans une association culturelle, sportive ou sociale, le SIAE l'aide à trouver à deux pas de sa porte les adresses des personnes à contacter.

Rappelons pour terminer ce tour d'horizon, que toutes les consultations au SIAE sont confidentielles et gratuites et qu'il existe la possibilité de prendre des rendez-vous et/ou de le contacter par la voie du téléphone aux numéros 4796-2751 ou 4796-2514, ceci du lundi au vendredi aux heures normales de bureau.

Alors, bienvenue à toutes et à tous!

Henri Neyen



Photos: Guy Hoffmann

De Jang, den Heng, d'Äuslänner an iwwerhaupt ganz Europa

Um Virowend vun dësem National-Feierdag sëtzen de Jang an den Heng am ënneschte Park op enger Bänk. An der Stad as schon der Däiwele lass, mä hei as et roueg. Irgendanzwousch an der Kroun vun där Lann, ënnert där se sëtzen, schléit e Poufank. Mä nëmmen den Heng héiert en. Dat geet awer duer, fir datt déi zwéi Pensionären, déi bis lo just de jonke Meedercher an de Madämmercher um Parkwee nogekuckt hun, an en déifsennegt Gespréich kommen.

„Hues d'et och well héieren, Heng?“

„Ma sécher, Jang!“

De Jang dréit lues de Kapp. „Du weess dach guer nët, wat ech mengen!“

„Neen, mä ech héiere besser, wéi s du. A wann s du eppes héieren hues, dann hun ech et bestëmmt schon héieren.“

„Wat?“

„Ma dat vum Hamster, Jang!“

De Jang as erlichtert. „A, dat vun Amsterdam! 't as jo dat wat ech mengen, Heng! Da stëmmt et also, datt lo Jänni a Männi hei rakënn.“

„Da's eigentlech gutt. 't as gutt, wann eng Grëtzt frëscht Blutt hei rakënn. 't gin nach Dierfer dorëmmer, wou d'Maansleit all 47 am Schong hun, an d'Fraileit 42.“

„Jaja“, philosophéiert de Jang an engem Gedankespronk, deen den Heng dem Jang guer nët zougetraut hätt. „Mir bräuchen d'Äuslänner ëmmer méi, fir Kanner ze maachen.“

„Fir Lëtzeburger ze maachen, Jang!“

„Maja! Hun ech nach ëmmer gesot: Lëtzeburger de Lëtzeburger! Ob schwaarz oder brong, ob mat Krauselen oder Schlitzäen; Hauptsaach as, se hun de Roude Léiw am Pass.“

„Do hues d'allerdëngs recht; ob se Bartolomeo, Battibugli oder Girardelli heeschen.“

„Battibugli? Wien as dat dann?“

„Eis zoukënfteg Schnauer, Jang, ob s d'et gleefs oder nët.“

„Ärem Batty séng Freiesch?“

„Neen, eisem Jos séng Moss.“

„Wou huet deen dat dann opgelammelt?“

Den Heng muss selwer laachen. „Um Geriicht, Jang! Eise Jos war wéinst enger Kläpperei ugeklot. An hatt war Affekot.“

„Affekot?“ De Jang as platt. „Verstinn se sech da gutt?“

„'t hat um Geriicht sou gutt plädéiert, datt eise Jos fasziniert war. Spéider huet en réischt an uecht geholl, dat et géint hie plädéiert hat.“

„Wéi?“

Heinsdo vergësst den Heng, datt de Jang Problemer mat séngem Hörapparat huet. Dofir schwätzt hie lo eppes méi haart. „D'Lëtzeburger hun nach ni eppes verstanen, wann se geklaakt goufen! Da's de Lëtzeburger Justiz-Modell! D'Justitia huet d'Ae verbonnen a schwätzt franséisch, an d'Lëtzeburger schwät-

zen dräi Sproochen a verstinn näischt um Geriicht. – Dach, se verstinn sech gutt.“

„Dach, ech verstinn dech gutt!“, verséichert de Jang him. „Ech héieren nach op engem Ouer.“

Den Heng gët sech geschloen. „'t geet och duer, Jang! Vergiess et!“

't bleift e gudde Strapp roueg. Och de Poufank hält de Bak, well vun der Stad hier héiert ee lo Marschmusek. Da mengt de Jang, dat géing jo lo nees un, mam Kulturjoer, mä den Heng mengt, hie géif do eppes mat der Présidence duurhernee geheien. Well wéinst där wir jo muer op den Nationalfeierdag schon e feierlechen Akt am Theater.

„Wiem séng Iddi war dat dann?“, knoutert de Jang. „Wat gët dann nees ageweit?“

„Näischt, Jang. Mä de Santer schwätzt; dee kënnt extra vu Bréissel.“

„Deen huet dach näischt mei hei ze soen!“

„Eeben! 't soll souguer en Amerikaner kommen, wéinst de Banken; e gewëssenen Dau Djoons oder sou.“

De Jang kuckt op den Heng, wéi wann deen him eng déck gekréckelt hätt. „Mengs de dee kéim wiirlech? De Wampachs Jang sot gëschter nach, dee wir béis gefall.“

„Dat ka jo virkommen“, tréischt den Heng. „Jiddefalls de Lafontaine kënnt och.“

„Deen as dach schon laang dout!“

„A wouhier! Dee wëllt dach lo Kanzler gin! Wou bas du drun an de Bounen?“

„Nu hal awer op! Den Dicks?“

Den Heng muss haart laachen; 't héiert een en duurch de ganzen ënneschte Park. „Dach nët den Dicks, Jang! Dee Saarbrécker! Am Kader vu Saar-Lor-Lux! Domat maachen s'am Abléck dach zimlech vill Wand, Jang! Lies de keng Zeitungen?“

„Just d'Luxpost.“

„O, déi heescht och geschwënn „Saar-Lor-Luxpost“, gleef mer es. Lo wou d'Grenzen op sin, hun déi licht Spill!“

Do as de Jang méi am Bild. „Spiel ohne Grenzen“, dat hun ech schon héieren, do waren d'Preisen nach ëmmer gutt; '14 a '40. Mä da's gutt, da fuere mir lo bei si Kaffi an Zigarette kafen.“

„A wouhier! 't bleift bei äis nach ëmmer am bëllegsten!“

„Verstinn ech nët. Mir kréien dach lo iwwerall eng an déiselwecht Zort Suen, son se!“

Den Heng grinst iwwert d'ganz Gesiicht. „Jo sécher! Mä mir hun der ëmmer e bëssche méi wéi déi aner! Do gin et Klauselen, mä Jong!“

„Méi Cuen?“

„Ecu!“

„Du sos méi!“

„Gëf der keng Méi, Jang! Iwregens heeschen déi nët méi Ecu, mä Euro!“

„Euro-Cu? 't as mer och egal; ech hun e puer Frang op der Sait, an ech halen déi! Wat läit mir un där ganzer Politik!“

Den Heng stëppelt Päif an Tubak äus der Paltongstäsch. 't dauert e gudde Strapp, bis en de Kluef um Brennen huet. „Ech fäerte just, mir musse méi mat deenen aneren deelen, wei bis lo.“

„Gleef du déi awer nët!“ Déi Kéier huet de Jang den Heng genoe verstanen. „'t weess keen, wou ech méng Konten hun!“

„Déi Bréisseler son der et schons!“

„Wie mengs de domat?“

„Maja! Maastricht, Amsterdam an sou weider! Lies de keng Zeitungen?“

„Just d'Luxpost. Maastricht? Amsterdam? Ech hu gemengt, dat léich an Holland!“

„Maja! Dat muss eppes mat der Benelux ze don hun. Déi wäerten äis schon e Liddche sangen!“

De Jang denkt no. „Benelux! Als Kiirche-sänger kréien ech déi aner Woch de «Bene merenti»; 40 Joer um Dill, mä léiwen Heng!“

„Um Ducksall, Jang; um Ducksall!“

't léisst dem Jang keng Rou. „So, Heng! Maastricht, Amsterdam oder Bréissel, hin oder hier, hu mir dann duerno guer näischt méi ze bestëmmen?“

„Dat kënnt stëmmen.“

„Firwat gi mer dann iwwerhaupt nach stëmmen?“

„Dëng Stëmm behält ëmmer hire Wäert, Jang. Um Ducksall.“

De Jang as Sänger mat Läif a Séil; scho véierzeg Joer wéi gesot; an der Paterekiirch! „Majo, dann hale mer en alt do de Bass.“

Den Heng weess méi. „Ech fäerte just, datt d'Preisen um Enn dirigéieren, Jang.“

„Looss se nëmmen! Mir sangen nach ëmmer, wéi mir wëllen. Se si jo haut nach rosen, datt mir mat guddem Gewësse Judd mat Säubounen iessen dueren, an si nët.“

„Komm, haut bas d'Europäer, Jang, a cultivéiert.“

„O.k., mä kee Cu!“

Den Heng hält hie mam Aarm: „Ecu!“

„Du soos lo just Euro-Cu! Gëf lo nët gemeng, Heng!“

Gemeng! Da's e Stéchwuert fir den Heng, deen zäitliwens op der Gemeng geschafft huet. „Ech? An de Gemenge gin se gemeng, Jang! '99 kanns de se stëmmen, d'Pereiraen an d'Figueiraen.“

„'t as schon en Aarmutt, Heng! Kanns du der e Jesus Maria de Lourdes virstellen, als Kandidat géint d'Polferlydie?“

„D'Fielsleit sécher!“

„Wien?“, freet de Jang erféiert.

„D'Leit aus der Fiels!“, rífft den Heng.

„Kee Cu fir sou eppes! 't muss alles séng Grenzen hun!“

Den Heng steet op. „Du sees et. Mä so och de Fransousen dat! Gëschter hun se zu Ketten-uewen nees déi véiert Tranche vun hirem Saar-Lor-Lux-Lotto ulafe gelooss. Da's och Europa a «Kultur ohne Grenzen».“

„A mat méi Chancen wéi am russesche Roulette“, hieft de Jang sech och a stäipt sech op de Bengel. „Am russesche Roulette hues d'nëmmen eng Chance op sechs. Mat Ketten-uewen hu mer eng op véier.“

„Komm“, seet den Heng, „an enger Stonn geet de Fakelzuch un, an ënnerwee verzielen ech der d'Geschicht vum Hamster.“

„Fänk nët rëm domat un!“, seet de Jang, „lo maache mer mol eppes fir eis «Kultur ohne Grenzen»; lo gi mer op de Fëschmaart bei de Costafiore en internationale Mätsch kucken?“

„Wie spillt dann?“

„Bayern-München géint Léck. Déi Kéier kréien déi belsch Frittemättien vun de Preisen nees sou richtig den Aasch operappt. Eil!“

josy braun

Fremdenfeindlichkeit

Sie erzählen, es habe in den Zeitungen gestanden, in Ostende oder Blankenberghe habe die Menge zwei Deutsche gezüchtigt, die sich geweigert hatten, bei den Klängen der „Brabançonne“ aufzustehen. Ein Kellner habe einem deutschen Gast eine volle Platte auf dem Kopf zerschlagen, weil er in ihm einen Unteroffizier erkannte, der ihn im Gefangenenlager von Ohrdruff gepiesackt hatte. In Paris haben Autocars mit Amerikanern auf den Boulevards Wogen von Xenophobie ins Wallen gebracht. In Luxemburg soll am Samstag abend ein Holländer, der während der „Marseillaise“ auf dem Paradeplatz sitzen blieb, während Tausende um ihn herum barhaupt und stehend zuhörten, auf ein Haar Boxerunruhen verursacht haben.

Wie soll man sich zu solchen Aufwühlungen der Volksseele stellen?

Nehmen wir speziell unsern Fall. Da sind dreie beteiligt: 1. der sitzengebliebene Holländer; 2. die empörten Luxemburger; 3. die Franzosen als unsere Gäste.

Erstens: der sitzengebliebene Holländer. Er kommt als valutastarker Ausländer zu uns und steht auf dem Standpunkt: Ich bezahle, also laßt mir meine Ruh und klabastert mir den Buckel hinauf. Zumal wenn Ihr, wie Ihr sagt, ein neutrales Volk seid.

Gewiß. Aber es mag einer Gulden in der Tasche haben, soviel wie er will, wenn er ein wohlzogener Mensch ist, so besteht für ihn im Umgang mit andern eine erste Pflicht: die Höflichkeit. Nun brauche ich gegen niemanden unhöflich zu sein, wenn ich beim Absingen der „Marseillaise“ sitzen bleibe. Ich kann dafür sogar als Holländer meine Gründe haben. Bin ich aber in der Fremde, mitten in einer Bevölkerung, als deren Gast ich mich zu betrachten habe, und diese Bevölkerung vollzieht öffentlich, feierlich, begeistert einen Höflichkeitsakt durch Aufstehen, so ist mein Sitzenbleiben mehr als eine Unhöflichkeit, es ist ein Protest und eine Herausforderung, mehr als das: eine Geschmacklosigkeit. Der Holländer sagt damit: Ihr zieht vor Frankreich den Hut, Ihr habt Unrecht, ich weiß es besser, es verdient nicht, daß man vor ihm den Hut zieht und aufsteht, darum bleibe ich euch zum Trotz sitzen und behalte meinen Deckel auf!

Wenn ihm daraufhin einer den Deckel vom Kopf schlug oder auf dem Kopf eintrieb, so hätte er nur, was er verdiente. Denn es ärgert uns, wenn jemand sagt: Du verschwendest deine Höflichkeit an einen, der sie nicht verdient. Aber da man bekanntlich nichts im Ärger tun soll, so hätte

wiederm der Unrecht, der dem Holländer den Filz eintrieb. Ich kann beim besten Willen in diesem Vorkommnis kein Rohmaterial zu Heldentaten erblicken. Das Verprügeln des Delinquenten ist keine Heldentat, das Sitzenbleiben erst recht nicht. Es ist, wie gesagt, eine Geschmacklosigkeit, und die ist nicht mit Prügelei zu bestrafen, sondern mit Verachtung. Nichts kennzeichnet den Knoten, wie das Sichauffälligmachen. Wir bescheinigen dem Ausländer, der in unserer Mitte sich auffällig von einer landesüblichen Höflichkeitsgebärde ausschließt, mit Vergnügen, daß er ein Knoten ist, aber wir regen uns über ihn nicht auf, so wenig wie zum Beispiel über den enggerippten Prinzipienreiter, der beim Vorbeifahren eines Leichenwagens die Majestät des Todes nicht grüßt, weil dahinter die Geistlichkeit kommt, die ihm zuwider ist.

Unsere französischen Gäste: Sie wissen Bescheid, auch ohne daß wir den Fremden verprügeln. Sie wünschen nur, daß wir ihn behandeln, wie sie ihn behandeln würden, mit mehr Humor als Entrüstung.

Dann bleibt von der ganzen Aufregung nur ein Häufchen krämerhafter Kleinlichkeit übrig.

Die Sitzengebliebenen haben sowieso immer Unrecht.

Batty Weber
„Abreißkalender“ vom 27. Juli 1926

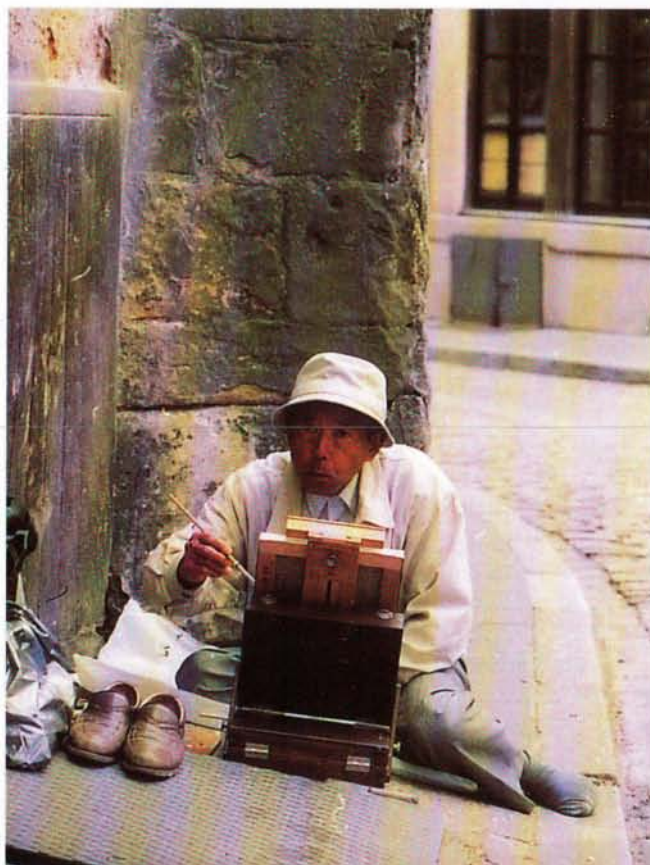


Photo: Guy Hoffmann

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Roberti (Rue Adam)

So benannt durch einen Beschluß vom 15. Juni 1962, verläuft diese Straße in Merl parallel zu der Rue Charles Quint und verbindet die Rue Béatrix de Bourbon mit der Rue Nicolas Mameranus.

Die Familie der Roberti stammte aus Saint-Hubert in den Ardennen. Einer der Söhne, Pierre, war von 1602 bis 1636 Abt der Münsterabtei und als solcher am Bau von Neumünster beteiligt nach der Zerstörung der alten Abtei im Jahre 1544. Ein anderer Sohn, Jean, war Jesuitenpater und wurde bekannt durch seine weittragende Lehrtätigkeit an verschiedenen europäischen Universitäten.

Adam Roberti selbst gehörte von 1563 bis 1578 als Schöffe und *baumaitre* dem Magistrat der Stadt an. Er war zuständig für die Einnahmen und Ausgaben der Stadt, ebenso für die Überwachung der öffentlichen Gebäude.

Sein Name steht im Zusammenhang mit dem Wiederaufbau des durch die Pulverexplosion von 1554 zerstörten Rathauses am Neuen Markt, dem heutigen Marché-aux-Herbes. Da das Land unter den Kriegen zwischen Habsburg und Frankreich schwer gelitten hatte und sich die finanzielle Lage als katastrophal erwies, nimmt es nicht wunder, daß es mit dem Aufbau nur sehr langsam voranging. Jahrelang noch mußten die Menschen in den Kellern ihrer zerstörten Häuser ausharren; auch an die Wiedererrichtung des Rathauses konnte erst viel später gedacht werden. 1572 wurde Adam Roberti als *baumaitre* vom Magistrat mit der Rekonstruktion beauftragt. Seine Aufgabe bestand in der Überwachung der Arbeiter sowie in der Entlohnung der Unternehmer aus den Kassen der Stadtverwaltung. Da deren Mittel aber zur Deckung der Unkosten nicht ausreichten, streckte Roberti aus seinem Privatvermögen, das sehr beträchtlich gewesen sein mußte, eine bedeutende



Têtes fantaisistes formant console au bas des trumeaux de la façade du Palais Grand-Ducal où certains voudraient voir les portails de l'architecte inconnu et du baumaitre Adam Roberti. Cet usage était assez fréquent en Espagne, où nous voyons s'y rattacher des pratiques superstitieuses.

Summe vor, die ihm später in Raten zu einem Zinssatz von 5% zurückgezahlt wurde.

Das Dokument, das diese Übereinkunft bezeugt, datiert von 1575, so daß man heute annimmt, daß die Arbeiten am Stadthaus um diese Zeit abgeschlossen waren. Nach Charles Arendt war es erst 1580 so weit; Nikolaus van Werveke rechnet allerdings erst mit dem Jahr 1582.

Die relativ kurze Aufbauzeit wirft die Frage auf, ob es sich bei den Arbeiten um einen kompletten Neubau gehandelt haben kann oder um eine großzügige Instandsetzung des schwer beschädigten Gebäudes.

Über den Namen des Architekten ist nichts genaues bekannt; die elegante Fassade mit den grazilen Renaissance-dekorationen weist aber eindeutig auf hispano-maurischen Einfluß hin, so daß man annehmen kann, daß die Pläne aus Brüssel oder Madrid stammen. Sicher ist auch, daß sich bei diesen Arbeiten der Einfluß des Gouverneurs Peter Ernst von Mansfeld bemerkbar machte, für dessen ausgeprägten Schönheitssinn und seinen Hang zum Luxus sein Schloß in Clausen ein beredtes Zeugnis war.

Rochefort (Rue de)

Parallel zu der Rue de Beggen verlaufend, verbindet sie die Rue du Travail mit der Rue Jean Linden. Als ein Teilstück der Rue du Travail – „Arbeitsstraße“ während der Besatzungszeit – erhielt sie die neue Bezeichnung Rue de Rochefort am 15. April 1954.

Rochefort, am Rande des „Parc National de Lesse et de Somme“ gelegen, unweit der „Grottes de Han“, ist eine der Städte der wallonischen Distrikte des „Ancien Duché de Luxembourg“, die durch den Londoner Vertrag von 1839 an Belgien abgetreten wurden.

Hervorzuheben sei hier, daß sich in Rochefort eine Episode aus dem bewegten Leben des französischen Generals de la Fayette abspielte. Als Vertreter des liberalen Adels wollte er durch Schaffung einer konstitutionellen Monarchie Königtum und Revolution versöhnen. Doch die Ereignisse, die sich im August des Jahres 1792 in Paris zutrug (Tuileriensturm und Absetzung des Königs), bewiesen ihm, daß seine Pläne gescheitert waren. Als ihm dann, seiner heftigen Proteste wegen, nahegelegt wurde, das Kommando der Ardennenarmee abzugeben und sich in Paris seiner oppositionellen Haltung wegen zu verantworten, zog er es vor, sich ins Ausland abzusetzen.

Am 19. August 1792 wurde er von den Österreichern bei Rochefort gestellt und mitsamt seiner Begleitung, 21 höheren Offizieren, seinen Dienern und seinem Troß, festgenommen. Über Namur und Nivelles kam er als Staatsgefangener nach Luxemburg, wo er in einem Privathaus untergebracht war; später wurde er von Wesel nach Magdeburg überführt, aber erst 1794 an den österreichischen Kaiser ausgeliefert, der ihn zwei Jahre lang in Olmütz festhielt.

Unter Napoléon kehrte er im Jahre 1800 nach Frankreich zurück, nahm aber erst von 1815 an wieder aktiv am politischen Leben teil, und dies bis ins hohe Alter von 78 Jahren.

In Rochefort errichtete man ihm zu Ehren ein Denkmal, unweit des Hauses in der Rue Jacquet, wo er zunächst untergebracht war.



Villa Vauban

Reprise du programme des expositions

Après l'exposition Bernard Molitor en 1995 et l'ouverture au public de la collection permanente en 1996, le programme des expositions à la Villa Vauban a repris depuis le mois de mai: du 30 mai au 15 juin, dans le cadre de la Présidence néerlandaise de l'Union Européenne, la Villa accueillait une exposition documentaire sur Jan Steen, basée sur l'exposition «Jan Steen, Peintre et Conteur» qui avait été montée en 1996 à la National Gallery of Art à Washington et au Rijksmuseum à Amsterdam. Elle couvrait tous les aspects de l'oeuvre de Jan Steen: le contexte historique, la technique et la variété, des thèmes. Jan Steen, au même titre que ses contemporains Rembrandt et Vermeer, est un des principaux représentants de l'Age d'Or de la peinture hollandaise et la Ville de Luxembourg est la fière propriétaire du seul Steen au Grand-Duché, «La Fête des Rois», exposé à la Villa Vauban.

«La Fête des Rois» fait partie de la partie la plus précieuse et la plus significative du legs

de Jean-Pierre Pescatore, base de la collection d'art de la ville qui comprend d'autres chefs-d'oeuvre de maîtres hollandais et flamands du XVII^e siècle, exposés à la Villa Vauban: Teniers, Jan Breughel et Pieter Breughel le Jeune, Anthonis Van Dyck, Wouwerman, Gérard Dou et bien d'autres.

L'intérêt de l'exposition documentaire réside dans le fait que – dans le contexte de l'art hollandais et flamand du XVII^e siècle – elle permet la comparaison de la technique et des sujets de Steen avec ceux de ses contemporains et d'apprendre à apprécier plus encore la technique, la variété des thèmes et le style délicat et précis de Steen.

Le programme des expositions à la Villa Vauban d'ici la fin janvier 1998 comprendra, outre l'ouverture au public de la collection permanente pendant les mois d'été, une exposition du peintre italien Eugenio Carmi ainsi qu'une rétrospective de l'oeuvre de l'artiste luxembourgeois Ben Heyart.

24 juin - 31 août 1997

Collection permanente: ouverte au public

La collection permanente du Musée Jean-Pierre Pescatore comprend quelque 120 tableaux de maîtres flamands et hollandais des 17^e et 18^e siècles tels que Teniers le Jeune, Van Dyck, Jan Steen, Canaletto, Dou, Van de Capelle, Wouwerman, Delacroix et Courbet ainsi que des oeuvres d'artistes français, belges, allemands et suisses du 19^e siècle.

25 septembre - 26 octobre 1997

Eugenio Carmi. Peintures abstraites

Sous le Haut Patronage de l'Ambassade d'Italie.

14 novembre 1997 - 11 janvier 1998

Rétrospective Ben Heyart

Heures d'ouverture:

Mardi à dimanche: 10.00 - 18.00 hrs

Jeudi: 10.00 - 20.00 hrs

fermé: lundi (sauf jour férié)

Tarifs:

Enfants de moins de 12 ans: entrée gratuite

Adultes: 100 LUF

Personnes de plus de 65 ans: 50 LUF

Etudiants: 50 LUF

Groupes à partir de 15 personnes:

50 LUF/personne

Trésors du Musée Pescatore

Depuis toujours les simples joies familiales ont inspiré les artistes-peintres. Certains montrent la famille au grand complet comme Joris van der Hagen, qui, dans son tableau de famille présenté au numéro 38 de *Ons Stad*, a peint les parents en train de se promener avec les enfants devant leur propriété.

Mais en fait le sujet préféré de loin est la mère qui s'occupe de ses enfants. Aussi la collection du Musée Pescatore possède-t-elle plusieurs tableaux de ce genre. Il suffit de penser à la «Jeune femme près d'un berceau» de Willem Linnig le Jeune (*Ons Stad* N° 48). Léon-Emile Caille

(1836-1907) aime glorifier avant tout les joies maternelles et nous montre une mère avec sa jeune fille à côté d'un rouet. Martin Drölling le Vieux (1752-1812) nous emmène dans l'intérieur d'une cuisine où sèche le linge. La mère qui nous tourne le dos prépare le repas tout en s'occupant des enfants. Quant à Jacob-Gerritsz Cuyp (1594-1651), issu d'une famille de peintres connus, il nous présente une jeune mère qui se promène dans la campagne et qui se penche affectueusement vers ses deux enfants accompagnés de leur chien. Mais le tableau qui retient avant tout l'attention des visiteurs est une oeuvre de Paul Delaroche.



Hippolyte Delaroche, dit Paul

(né à Paris le 17 juillet 1797 et y décédé le 2 novembre 1856)

Paul Delaroche, qui est né il y a deux cents ans, est le fils d'un employé au Mont de Piété. Encouragé par Géricault il est devenu l'élève de Gros. Il a réalisé également quelques sculptures dont on parle très peu. L'artiste est surtout connu pour ses scènes historiques solidement documentées et peintes avec une précision extrême. Excellent peintre de l'histoire française Paul Delaroche excellait à étendre une idée sur la toile et à bien la mettre en scène, s'attachant à rendre les détails les plus émouvants. La mort d'Elisabeth, Cromwell devant le cercueil de Charles I^{er}, les enfants d'Edouard, la mort de Jane Grey et surtout l'assassinat du Duc de Guise et les Girondins comptent parmi ses meilleurs tableaux. Romantique et classique à la fois il a réalisé aussi entre 1840 et 1850 de nombreux tableaux religieux et des portraits. En général on voit en lui un peintre religieux digne d'estime.

L'huile sur toile que possède le Musée Pescatore date de 1843 et a été acquise par Jean-Pierre Pescatore lors de la vente de la collection de Guillaume II des Pays-Bas à La Haye en 1850. Intitulé «Les joies d'une mère», ce tableau est composé en forme de médaillon comme Raphaël avait l'habitude de le faire. On y voit Louise, la femme du peintre, avec leurs deux fils Horace et Philippe. Louise fut la fille du peintre Horace Vernet connu pour ses toiles gigantesques, qui dans le château de Versailles racontent les victoires de Napoléon. L'épouse de Paul Delaroche est décédée très jeune laissant le peintre seul avec ses enfants. Le présent tableau a été peint de mémoire après la mort de la jeune femme. Il en existe une esquisse qui a appartenu au comte de Gircourt, ami et voisin de Jean-Pierre Pescatore.

Georgette Bisdorff

